

Nouveautés

Number 97, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44303ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1995). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (97), 6–25.

NOUVEAUTÉS

INDEX
PAR AUTEUR(E)S

À l'éducation, Jean Garon a pris la direction de ce ministère rempli de bonnes intentions. Une de ses premières actions a été de retoucher en surface la réforme du collégial alors que celle-ci aurait eu besoin d'être remise sur la table. Par contre, en pleine année scolaire aurait-il été opportun d'agir ainsi ? On peut en douter. Le ministre Garon veut tenir des états généraux sur l'éducation et il ne fait aucun doute que ce sommet devrait permettre de remettre les pendules à l'heure. Pour le moment, il faut vivre avec cette réforme, aussi détestable soit-elle.

Sur les autres fronts de l'éducation, le ministre s'est fait plus discret, hormis peut être pour l'enseignement universitaire où le projet d'une université sur la rive sud de Québec a refait surface. De plus, le ministre a proposé, à l'image de la structure universitaire existant à Boston, que les universités développent des champs d'excellence qui leur seraient exclusifs et qui les rendraient compétitives au plan international. Que vaut une telle proposition dans le contexte du système d'enseignement québécois, canadien et, plus largement, nord-américain ? Là-dessus, il faudra attendre un énoncé un peu plus articulé du ministre avant de juger de son opportunité et de mieux comprendre ses accusations à l'effet qu'il y a énormément de gaspillage dans ce réseau. Sur la réforme des prêts et bourses, l'un des points chauds sous le régime libéral, le ministre ne s'est pas encore prononcé, pas plus que sur le financement de ces mêmes universités qui connaissent, rappelons-le, une baisse importante de leur clientèle, de l'ordre de 5 %, ce qui est énorme. Autre point crucial au ministère : celui de l'enseignement professionnel où le réseau de l'éducation n'arrive pas à combler les besoins ; quelles seront les actions entreprises pour rendre cette formation attrayante et attirer des étudiants en nombre suffisant ? Le dernier point, aussi crucial sinon plus que ceux qui ont été énumérés précédemment, est le décrochage scolaire. La situation est endémique et un sérieux coup de barre s'impose. Que faire et comment agir ?

Les problèmes sont nombreux et, à maints égards, complexes. Il faut une action concertée avec le milieu, comme celle qui a été mise en place au ministère de la Culture. Il est à souhaiter que les états généraux, comme la commission d'enquête tenue en Ontario qui a abouti à des conclusions audacieuses et parfois radicales, parviennent à un arrimage harmonieux des ordres d'enseignement et satisfassent les besoins du marché du travail dans le contexte d'un Québec souverain évoluant dans la dynamique de la mondialisation de l'économie.

Francine BILODEAU
et Monique DAMIENS
Jacques BISSONNETTE
Réjanne BOUGÉ
Olga BOUTENKO
Roger CARON
Albert CAMUS
Gilbert CHOQUETTE
Claude CORBO
Jean DAUNAIS
Georges DAVID
Bernard DEMERS
Aline DESROCHERS-BRAZEAU
Richard DUCHAINE
Jean ÉTHIER-BLAIS
Daniel GAGNON
Robert GAGNON
Gilles GALLICHAN
André GIRARD
Anne GROSPIRON
Claude JASMIN
Naïm KATTAN
Marie LABERGE
Sébastien LA ROCQUE
et Donald SMITH
Carol LABEL
Jeanne LE ROY
Raymond LÉVESQUE
Isabelle MAES
Réginald MARTEL
Jean MORENCY
Collectif sous la direction
de Clémence PRÉFONTAINE
et Gilles FORTIER
Antoine PRÉVOST
Richard RAYMOND
Denis SAINT-JACQUES
et alii
Lise ST-LAURENT
Daniel SERNINE
Jean TÉTREAU
André THIBAUT
Lise TREMBLAY
Yolaine TREMBLAY
Paul ZUMTHOR

◆ DÉVELOPPEMENT ET RAYONNEMENT DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.

UN DÉFI POUR L'AN 2000
sous la direction de l'UNED,
Nuit Blanche éditeur, Québec
1994, 442 p.

On pourra retrouver dans ce livre les actes d'un important colloque présenté en 1992 par l'Union des écrivains et écrivains québécois. Ce colloque réunissait plus de soixante conférenciers jouant des rôles divers dans le monde de la littérature québécoise : des écrivains, bien sûr, mais aussi des critiques, des professeurs, des libraires, des bibliothécaires, des éditeurs...

Les textes réunis dans ce volume ont en commun de tenter de faire le point sur l'état de la littérature québécoise. Ils interrogent l'aspect national de notre littérature, tentant par la confrontation des idées de situer sa place parmi les littératures du monde, dans le contexte très précis qui est le nôtre. Cinq grands thèmes regroupent l'ensemble des réflexions proposées :

« spécificité de la littérature québécoise », « médiatisation et circulation de la littérature québécoise », « mutation de l'écrivain », « avenir de la lecture », « industrie et économie du livre ». On pourra donc, avec Laurent Mailhot, s'interroger sur l'importance du substantif « littérature » et de l'adjectif « québécoise » ; avec Stanley Péan, Monique LaRue ou Marc Chabot, se demander ce que c'est qu'un écrivain (québécois de surcroît), tenter d'identifier un public (questionner la pertinence de cette tentative) ou encore essayer de départa-

ger (ou de lier) la culture populaire et la culture savante.

Beaucoup de noms, connus ou pas, pourraient être encore cités ; il est évidemment impossible de rendre justice à tout le monde dans un ouvrage collectif de cette envergure. Il suffit peut-être de dire que tous ceux qui s'intéressent à la littérature québécoise peuvent trouver leur compte dans l'une ou l'autre des parties du volume : les statistiques, les présentations historiques, critiques, les textes plus émotifs qu'on y retrouve témoignent tous à leur façon d'une certaine vision de la littérature québécoise dont la caractéristique la plus visible et la plus positive serait qu'elle est éminemment vivante et que, par là même, elle échappe à toute tentative de définition réductrice.

Gilles PERRON

◆ ENSEIGNER LE FRANÇAIS, POUR QUI ? POURQUOI ? COMMENT ?

Collectif sous la direction de Clémence PRÉFONTAINE et Gilles FORTIER

Les éditions logiques et l'A.Q.P.F., 1994

(Coll. « Théories et pratiques dans l'enseignement »)

L'ouvrage *Enseigner le français, Pour qui ? Pourquoi ? Comment ?* contient la plupart des ateliers présentés lors du congrès soulignant le 25^e anniversaire de l'A.Q.P.F. On y trouve d'abord la conférence d'ouverture de notre collègue, Jacques Tardif : *L'enseignement stratégique* et la conférence de clôture de l'éminent pédagogue français, Philippe Meirieu : *L'enseignement du français aujourd'hui*. Par la suite, on pourra lire les communications d'experts de l'enseignement du français sur des sujets qui nous interpellent

dans la quotidienneté de notre enseignement : l'enseignement de la grammaire, de la littérature, de l'écriture, de la lecture, le décrochage scolaire, l'arrimage, etc. Toutes ces approches touchent différents ordres d'enseignement : le préscolaire, le primaire, le secondaire, le collégial, l'université, l'enseignement aux adultes, l'enseignement dans un contexte interculturel et pluriethnique.

Enseigner le français, Pour qui ? Pourquoi ? Comment ? est un ouvrage qui présente des propositions théoriques et des activités pratiques reliées à l'enseignement du français. Par exemple, pourquoi enseigner la grammaire ? comment l'enseigner ? Nous avons tous une idée sur ce sujet. On découvrira dans l'ouvrage des pistes extrêmement intéressantes qui éclaireront notre conception de ce que signifie enseigner la grammaire en « 1994 », qui confronteront, qui remettront en question nos façons de traiter ce sujet.

Il en est de même pour l'écriture, la lecture, la littérature, etc. Malgré nos nombreuses années d'expériences, peut-on penser qu'il existe d'autres stratégies pour enseigner le français ? *Enseigner le français, Pour qui ? Pourquoi ? Comment ?* propose plusieurs stratégies qui pourraient nous permettre d'enseigner le français d'une « autre façon », peut-être plus adaptée au contexte des années 90.

Je n'ai pu lire l'ouvrage qu'en le survolant. Bien sûr, je me suis attardé sur des textes traitant de l'enseignement du français au primaire, au collégial. J'ai appris les enjeux de l'enseignement en milieu pluriethniques. En somme, un ouvrage que j'ai le goût de partager avec mes collègues, un ouvrage que l'on doit consulter.

Raymond BLAIN

DÉVELOPPEMENT ET RAYONNEMENT DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

UN DÉFI POUR L'AN 2000

sous la direction de l'UNED
l'union des écrivains et écrivains québécois



◆ LE PREMIER HOMME

Albert CAMUS
NRF Gallimard, Paris,
1994, 331 p.
(Cahiers Albert Camus VII)

Le roman autobiographique s'est enrichi d'une incomparable acquisition, *Le premier homme*, auquel travaillait Albert Camus avant sa mort inopinée (1960). Amorcé déjà dans *L'envers et l'endroit* (1937), le récit, à peine romancé, raconte l'enfance et l'adolescence de Camus, né en Algérie, en 1913, élevé, après la mort de son père, qu'il n'a pas connu, entre une mère douce, silencieuse et résignée, pour ainsi dire muette, une grand-mère énergique et même brutale, qui utilise plus que de raison la lanterne de bœuf pour corriger les désobéissances et incartades, somme toutes bénignes, du jeune garçon, un oncle plus ou moins inculte, mais rusé, généreux et compréhensif, et son frère (dont il parle peu). Le portrait sans fard que Camus brosse de lui-même pose les jalons de l'itinéraire spirituel qu'il suivra toute sa vie : la violence larvée, la contestation devant la pauvreté de sa famille et de ses semblables, puis devant l'absurde condition humaine, l'esprit de révolte

qui peu à peu grandira en lui. Comme dans la plupart des autobiographies se manifeste la pensée de l'adulte qui raconte, décrit, juge ses actes passés, non pas à l'aune de l'enfance et de l'adolescence reconstituées, mais au gré de ses souvenirs les plus marquants et de l'impression qu'il en a gardée.

Distribué en deux parties, « Recherche du père » et « Le fils ou le premier homme », le roman ressuscite, dans un mouvement capricieux, les moments importants de la vie de Jacques Cormery (= Albert Camus) : sa naissance dans un bled d'Algérie, son pèlerinage sur la tombe de son père, à Saint-Brieuc, quarante ans plus tard, puis les jeux de l'enfant avec des copains, la mort de son père tué d'un éclat d'obus lors de la guerre de 1914. Le chapitre qui décrit « La famille » souligne les liens qui unissaient étroitement l'enfant à sa mère, « qui se contentait de regarder et d'écouter ce qui se disait, dépassée par la vitalité de la grand-mère et lui abandonnant tout » (p. 83). « L'école » offre un témoignage ému sur son instituteur Louis Germain, le substitut du père qu'il n'a pas connu, et sur « la faim de la découverte » (p. 138). Le chapitre 7, « Mondovi : La colonisation et le

père », clôt la première partie par des pages fortes et denses (180-182) que traverse une émotion insurmontable lorsqu'il médite sur l'oubli, l'anonymat dans lequel sont ensevelis les hommes, sur la solitude qui avait été son lot, à lui qui avait dû « apprendre seul, grandir seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité » (p. 181).

La deuxième partie, beaucoup plus brève (environ 75 pages), décrit les années de lycée du jeune homme, dur, orgueilleux, angoissé devant l'inconnu et la mort, qui un jour arrache des mains de sa grand-mère le nerf du bœuf, car « l'enfant en effet était mort dans cet adolescent maigre et musclé, aux cheveux en broussailles et au regard emporté » (p. 253), qui venait d'accéder à la maturité (« Le fils »). Le chapitre 2, « Obscur à soi-même », relativement court (7 pages), présente l'homme de 40 ans (p. 256) qui songe à ses années passées d'où se dégagent tant d'aspirations, tant d'amour de la vie, « les plus violents et les plus terribles de ses désirs comme ses angoisses désertiques, ses nostalgies les plus fécondes, ses brusques exigences de nudité et de sobriété » (p. 257). Des notes complémentaires apportent parfois des éclaircissements sur certains passages, notes manuscrites complétées par deux lettres, l'une de Camus à son instituteur, l'autre, de Germain à Camus.

L'extraordinaire sûreté de plume de l'auteur, son magnifique talent de conteur et son don insurpassable du pittoresque confèrent à son témoignage un accent émouvant de vérité et d'authenticité.

Gilles DORION

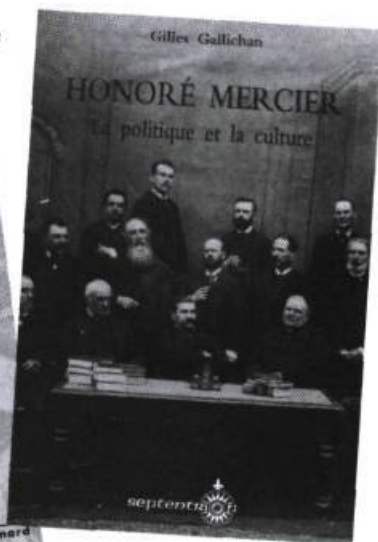
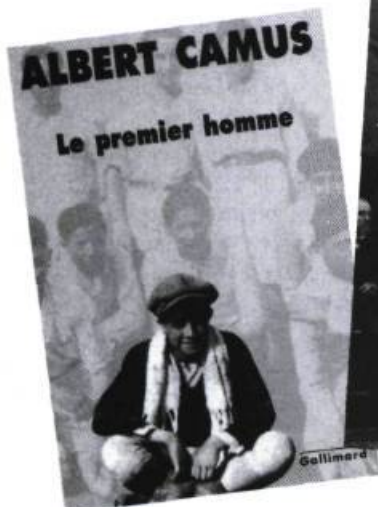
◆ HONORÉ MERCIER, LA POLITIQUE ET LA CULTURE

Gilles GALLICHAN,
Éditions du Septentrion,
Sillery, 1994, 212 p.

Gilles Gallichan révèle dans cette nouvelle biographie du grand chef patriote un aspect nouveau de son gouvernement. Pour situer le lecteur dans le contexte de l'époque, une première partie retrace succinctement la carrière politique de Mercier. La seconde partie, sous-titrée « La culture », étudie en autant de chapitres sa politique à l'égard de l'école, de la presse, du livre et des bibliothèques.

On pourrait croire que le « père de l'autonomie provinciale » avait une vision supérieure de l'avenir culturel du Québec. Peut-être en était-il ainsi, mais l'enquête de Gallichan nous montre un homme qui n'a pas su se dégager des contingences de son époque. Certes, Mercier devançait son temps en tant que partisan de l'école gratuite et obligatoire, mais, pour ne pas déplaire aux ultramontains, il a été forcé de ne pas la proclamer. Il jugeait la presse nécessaire à la politisation des électeurs, ce qui ne l'a pas empêché de museler celle qui critiquait son gouvernement. S'il favorise l'achat de livres canadiens par le gouvernement, ce n'est le plus souvent que pour satisfaire ses partisans. Enfin, il admire la législation ontarienne qui autorise toutes les petites villes à ouvrir des bibliothèques publiques gratuites. Pour une fois, il ose défier les ultramontains et faire voter une loi en ce sens en 1890. Mais il n'aura pas vraiment le temps de l'appliquer.

L'étude de Gallichan s'appuie sur une documentation de première main, tels le *Journal des débats* de la Chambre, la correspondance de Mercier, les



archives de la Province. Elle dévoile ainsi une face nouvelle de ce grand personnage et nous amène à la conclusion que le premier ministre reflète bien son époque sans vraiment la transcender.

Maurice LEMIRE

CORRESPONDANCE

◆ GÉRARD BESSETTE ET GILBERT LA ROCQUE CORRESPONDANCE

sous la direction de Sébastien LA ROCQUE et Donald SMITH
Québec/Amérique, Montréal,
1994, 164 p.

Amorcée en 1976, la *Correspondance* de Gérard Bessette et Gilbert La Rocque (décédé il y a déjà dix ans) prend véritablement forme en 1983-1984, années au cours desquelles 39 des 54 lettres ici publiées ont été échangées. Elle contient un peu de tout, comme on doit s'y attendre, mais offre aussi en particulier d'intéressantes réflexions sur l'acte d'écrire et des renseignements révélateurs sur telle œuvre en gestation ou telle autre en cours de publication ou de réimpression.

S'y manifeste de même un fort côté ludique, visible dans les nombreux jeux de mots, dans l'utilisation répétitive des formes verbales en « îtes » et en « âtes » et surtout dans son caractère « scato » ainsi appelé par les deux épistoliers. On parle effectivement de la chose aussi spontanément et régulièrement que monsieur-tout-le-monde évoque la pluie et le beau temps. Cet « érotisme littéraire » (quatrième de couverture) est en réalité une sorte de code entre deux écrivains complices qui ont développé une solide amitié et entretenu une admiration littéraire réciproque.

Précédée d'une « Introduction » pertinente de Donald Smith, de « Présentations biographiques » de bonne venue par le fils de La Rocque et d'une courte « Préface » par Bessette lui-même, cette correspondance règle aussi des comptes avec Nicole Brossard (« Vinicole Brosseuse », p. 56), Naïm Kattan (« Naïf Quatranes », p. 58), Victor-Lévy Beaulieu (« Butor-Ali Nonlieu », p. 59), et la femme d'Yves Thériault (« la Thériote », p. 87, 90).

Il n'est pas certain que tout, dans cette correspondance prévue pour publication « bien avant le décès de Gilbert La Rocque » (p. 43), fera « le régal des littératurologues patentés de l'avenir » (p. 123). Mais, comme le souligne pertinemment Julie Le Blanc dans sa « Postface », « on ne saurait mésestimer l'importance de la pratique épistolaire pour ce qui est des éclaircissements biographiques, anecdotiques, historiques, génétiques et herméneutiques qu'elle peut apporter » (p. 148).

Jean-Guy HUDON

DICTIONNAIRE

◆ DICTIONNAIRE ROBERT DES NOMS PROPRES Dictionnaires Robert, Paris, 1994, 2259 p.

Après avoir fait peau neuve en 1993 en présentant le *Petit Robert 2* sous jaquette noire et quelques modifications et ajustements quant à certains espaces politiques, voilà que l'équipe des dictionnaires Robert, placée sous la direction de l'infatigable Alain Rey, présente une nouvelle édition à la facture plus classique. Bien sûr, chaque année nous amène son lot de nouvelles éditions

dans le monde des dictionnaires, un marché extrêmement lucratif que convoitent plusieurs grands éditeurs, mais ces éditions ne sont souvent que des réimpressions ou, au mieux, une édition mise à jour.

Le *Petit Robert*, dictionnaire illustré des noms propres, est une refonte importante du *Petit Robert 2*, dont la première édition remonte déjà à 1974. Dorénavant identifié comme un dictionnaire illustré des noms propres, laissant tomber la numérotation, cet ouvrage de référence s'impose plus que jamais pour le milieu scolaire et pour le grand public. La force de ces livres tient au système de renvois, à l'actualisation des cartes, des tableaux et des données diverses ainsi qu'à la pertinence des descriptifs. Opération réussie pour le *Robert*; tout, ou presque, a été revu, des définitions, aux tableaux en passant par les photographies. La mise en page a aussi été modifiée dans la mesure où on a voulu mettre en évidence les noms communs génériques (surréalisme, *beat generation*, bleus et verts, etc.) en les plaçant dans un encadrement grisé.

Plusieurs descriptifs ont été réécrits et allégés afin de permettre de nouvelles entrées. Ces dernières témoignent de la volonté de moderniser un outil de référence qui commençait à dater compte tenu de la vitesse à laquelle s'opère les transformations dans la société actuelle. Le souci d'universalisme déleste souvent ces ouvrages du fonctionnalisme pratique de sorte que les Amériques, mais surtout le Canada et le Québec y sont représentés minimalement. Dommage quand on sait que ce dictionnaire est l'un des plus vendus au Québec et qu'il ne permet pas à un écolier de savoir qui est le Cardinal Léger alors que le petit français saura tout, ou presque !, sur

René Lefèvre, un aviateur français qui établit l'aviation commerciale à Madagascar.

Hormis ce reproche, il faut saluer la parution de ce *Dictionnaire des noms propres* dont la refonte en profondeur s'imposait depuis longtemps.

Lucille ANGERS

ESSAIS

◆ ÉCRITURE D'UNE NAISSANCE/ NAISSANCE D'UNE ÉCRITURE, LA GROSSE FEMME D'À CÔTÉ EST ENCEINTE, DE MICHEL TREMBLAY

Richard DUCHAINE

Nuit Blanche éditeur, Québec,
1994, 98 p.

Renonçant à trancher le débat selon lequel la reconnaissance de la valeur littéraire d'une œuvre proviendrait de qualités formelles immanentes, intrinsèques à elle-même, ou bien de sa correspondance à des canons esthétiques et idéologiques définis par l'institution littéraire dominante à telle époque, Richard Duchaine se propose de « revoir la notion de littérarité à partir de nouvelles bases, en tentant de faire de ces deux conceptions divergentes des points de vue complémentaires » (p. 11). Cet objectif théorique donne l'orientation fondamentale de son analyse du roman de Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*.

L'hypothèse de Richard Duchaine pourrait se formuler comme suit : le discours sur l'écriture porté par l'œuvre littéraire a une incidence sur sa réception externe. Le roman de Tremblay, dont le succès fut immédiat et constamment renouvelé, est l'énonciation d'une conception de l'écriture qui, accompagnant et soutenant son énoncé anecdotique, « se rattache nécessairement

aux figures de l'écrit inscrites dans le texte » (p.13).

Duchaine effectue ensuite une analyse rigoureuse des structures narratives du roman selon les données sémiotiques de Greimas : perception des programmes narratifs de disjonction, puis de conjonction, qui se construisent en parfaite cohérence sur les trois axes spatial, temporel et actoriel. À la disjonction initiale de l'avant-midi, où l'on voit les divers membres de la famille de Victoire, ainsi que les autres groupes d'acteurs, quitter leurs logements pour vivre une épreuve dans un lieu urbain extérieur, succède au cours de l'après-midi un vaste programme de conjonction: retour collectif du Parc Lafontaine vers la maison où les intrigues individuelles sont unifiées et dépassées. Cette conjonction, où des transgressions importantes sont intégrées (v.g. les prostituées Mercédès et Béatrice à la table d'Albertine), trouve elle-même son apothéose dans le déplacement ultime de la grosse femme sur le balcon où viennent la rejoindre les six autres femmes enceintes, heureuses de participer à une solidarité collective, d'essence rurale et plus culturelle que proprement familiale.

C'est dans cette perspective culturelle que Duchaine examine les parcours figuratifs du texte, pour en déceler des figures dont l'inscription exprime une narrativité particulière, forme d'inversion de contenu : description de la baie d'Acapulco, *Bug Jargal* de Victor Hugo, récit de Ti-Lou, billet de Mercédès à Betty, récit de Victoire, article paru dans *Le Canada* et enfin, récit de la chasse-galerie fait par Josaphat-le-Violon. Ces éléments comportent des formes orales de discours susceptibles d'être considérées comme des choix proprement « littéraires » :

l'oralité typique du récit de la chasse-galerie constituerait ainsi un élément essentiel du discours sur l'écriture véhiculé par le roman de Tremblay.

L'analyse des quatre phases du programme narratif tend à confirmer l'hypothèse initiale : ces inscriptions ont une fonction de transgression : « L'assomption par la collectivité familiale de la marginalité sexuelle interne (Josaphat et Laura) et externe (les deux prostituées) constitue sans contredit le point tournant du récit » (p.73). Renversement sanctionné par un réaménagement des configurations collectives de la rue Fabre, c'est-à-dire par l'émergence d'une solidarité chez les femmes enceintes (p.74-76).

Malgré les réserves que je pourrais formuler à propos de l'équation littérarité et inscription des figures de l'écrit, ce livre, où Richard Duchaine manifeste une maîtrise exceptionnelle des données sémiotiques, constitue, à ma connaissance, l'étude la plus brillante et la plus articulée produite à ce jour sur un roman de Tremblay, en l'occurrence le premier et le plus connu.

Alonzo LE BLANC

◆ VOICI. VOILÀ.

Bernard DEMERS
Les éditions internationales
Alain Stanké, Montréal,
1994, 191 p.

Sous l'apparence d'un recueil d'essais existentialistes, *Voici. Voilà.* de Bernard Demers se révèle comme le prétexte à une satire de la pensée et du comportement humain.

L'auteur expose les dangers d'une pensée contrôlée. La forme du recueil met à nu les excès de la démarche argumentative en la montrant comme une carcasse vide de sens. Les questions posées au

début de chaque essai, comme « Pourquoi moi ? », « Qu'est-ce que je fous ici ? » ou « Comment ça marche ce machin-là ? », restent souvent sans solution valable, du moins dans une optique cartésienne. Les nombreuses digressions de l'auteur s'avèrent en fait l'essentiel du message, les tentatives pour répondre aux interrogations étant manifestement vaines. Que ce soit en pigeant au hasard les notables qui donneront de la crédibilité à ses dires, en mettant trop en évidence la technique qui consiste à flatter son lecteur pour l'amener à se ranger à ses côtés ou en donnant un index des sujets traités complètement inutile, Demers témoigne du ridicule des structures trop rigides.

Les vérités absolues, la censure, les discours insipides des bien-pensants ou ceux des éditeurs constituent pour l'auteur des aberrations dont il est impératif de se défaire. D'ailleurs, Demers s'en distancie allègrement en brisant sans arrêt le fil de sa pseudo thèse pour se laisser aller à la jouissance d'afficher ses couleurs sur une panoplie de sujets.

Ce pamphlet aux accents parfois ubuesques, rempli d'un humour mordant et d'une grande vivacité d'esprit, charmera sans aucun doute les amateurs de pataphysique.

Mireille TREMBLAY

ÉTUDES

◆ CES LIVRES QUE VOUS AVEZ AIMÉS

Denis SAINT-JACQUES *et alii*
Nuit Blanche éditeur, Québec,
1994, 224 p.

Que signifie véritablement le mot best-sellers ? Qui sont les

lecteurs de ces livres à grand tirage ? Que révèle l'analyse thématique ou formelle de ces romans ? Voilà autant de questions auxquelles répond un collectif d'auteurs, dans un ouvrage rigoureux mais accessible, présentant les best-seller au Québec de 1970 à nos jours. De manière à lever le voile sur cette forme paralittéraire ignorée ou aseptisée par des jugements académiciens, les analystes ont privilégié une approche du phénomène dans sa globalité. Alors que Vincent Nadeau met en relief les grandes lignes de ses entretiens avec les professionnels de l'édition et de la distribution des best-sellers, Jacques Lemieux étudie la réception de ces livres, par le biais d'une analyse des motivations et des comportements des consommateurs. On y apprend, entre autres, que les lecteurs de best-sellers constituent en grande partie des femmes dont l'âge varie entre 25 et 50 ans. Claude Martin pose un regard critique sur les palmarès publiés, pour la plupart, dans des journaux tels que *La Presse* et *Le Soleil* et dans la revue *L'Actualité*. On découvre, dans cette partie de l'ouvrage, que les plus grands succès dans le domaine du best-sellers entre 1970 et 1992 appartiennent à des étrangers. Scott Peck, dont le roman intitulé *Le chemin le moins fréquenté* arrive en tête du palmarès, est suivi de près par Alvin Toffler, avec *Le choc du futur*. Heureusement, *Kamouraska* d'Anne Hébert vient défendre l'honneur du best-seller québécois en se taillant une troisième place parmi les grands. Si les sondages et les études tendent à considérer *Kamouraska* comme une œuvre frontière entre la littérature et le best-seller, on remarque, dans l'analyse de Denis Saint-Jacques, que l'axiologie de la forme littéraire

ne s'oppose pas diamétralement à celle de la culture de consommation. Bien que le best-seller ne semble pas constituer un lieu opportun pour la recherche esthétique, il est évident que sa popularité lui confère une importance digne d'être reconnue.

Doit-on se méfier de l'américanisation ou plutôt considérer le best-seller comme le reflet du multiculturalisme québécois ? L'identité québécoise repose-t-elle sur la littérature des textes ou la culture de grande consommation ne pourrait-elle pas constituer la véritable littérature québécoise ? Qualité, économie, publicité, accessibilité, etc., voilà autant de termes qui, dans cet ouvrage, se définissent par rapport au best-seller. Cette étude, plutôt exhaustive, favorise certainement une meilleure compréhension de ce phénomène social et économique, d'autant plus qu'elle garantit peut-être une éventuelle considération du best-seller de la part de la « *doxa intellectuelle* » (p. 11).

Isabelle LECLERC

◆ **LE MYTHE AMÉRICAIN DANS LES FICTIONS D'AMÉRIQUE. DE WASHINGTON IRVING À JACQUES POULIN**

Jean MORENCY
Nuit Blanche éditeur, Québec,
1994, 261 p.
(Coll. « Terre américaine »)

Il est difficile de faire avouer à un Québécois qu'il est aussi Américain. Pourtant, des thèmes tels que l'errance, la rupture avec le groupe, la méfiance à l'égard de la culture ou l'attrait de la nature habitent autant nos œuvres que celles de nos voisins du Sud. La littérature nord-américaine s'appuierait-elle sur une même histoire fondamentale ou, en



d'autres termes, sur un même mythe ?

Dans son essai, une nouvelle version de sa thèse de doctorat, Jean Morency veut justement montrer ces liens qui unissent les romans québécois et américain et démontrer de quelle façon ils participent tous deux de l'expression d'un mythe de renouvellement. Pour ce faire, l'essayiste explique que le mythe américain se structure sur un conflit fondateur entre les régimes diurne et nocturne – selon la terminologie de Gilbert Durand –, le premier appelant à un désir de conquête et le second, à une volonté d'enracinement. Ainsi les romans aussi peu apparentés que puissent paraître au premier coup d'œil *Moby Dick*, *Maria Chapdelaine*, *Un dieu chasseur* ou *Volkswagen Blues* se développent-ils sur un canevas constitué de valeurs antithétiques où s'opposent l'homme et la femme, la culture et la nature, la sédentarité et le nomadisme, voire l'Utopie et l'Éden.

Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique est un essai dense et brillant qui plonge jusqu'aux racines de notre littérature et qui en éclaire non pas une simple caractéristique, mais son

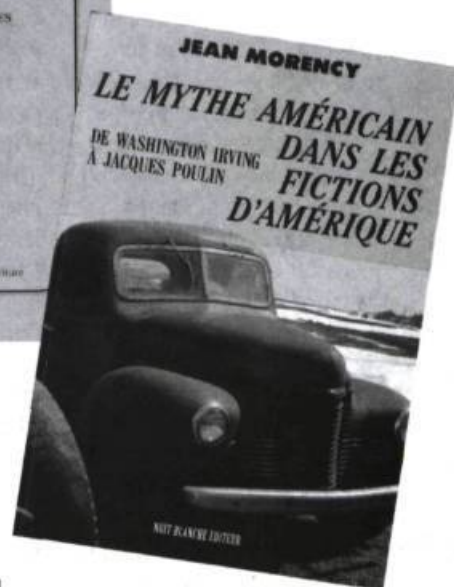


essence même. Morency ouvre des voies importantes vers une plus grande compréhension de nos œuvres qui sont véritablement d'Amérique, et ce, non seulement à cause de la géographie. Quant à l'écriture, elle est agréable et précise, sans être recherchée ni hermétique.
Louis Fiset

◆ **L'ESSAI. UNICITÉ DU GENRE, PLURALITÉ DES TEXTES**

Yolaine TREMBLAY
Les éditions Le Griffon d'argile,
Sainte-Foy, 1994, 195 p.

La page couverture de *L'essai*, de Yolaine Tremblay, qui porte comme sous-titre *Unicité du genre, pluralité des textes*, marque l'intention de l'auteure et l'ampleur de son projet car on y lit encore : « Définition, lecture, analyse, écriture ». Adoptant une méthode qu'elle expose largement au chapitre 12, l'auteure procède volontiers par fractionnement, redondance et répétition. Au chapitre 1, qui propose une « Définition générale de l'essai », et après un parcours initiatique qui examine en détail cette définition (chap. 2), les « types de discours » (chap. 3) et les « formes codées et formes libres » (chap. 4) dans lesquels il s'exerce – quelle



générosité imprudente de tout englober ! – puis les problèmes particuliers qu'il pose (chap. 5), correspond le chapitre 6, soit la « Définition analytique de l'essai ». Cette démarche progressive, qui obéit aux « principes de base » de l'auteure-professeure et manifeste un souci didactique fort louable, abuse peut-être un peu de la redite, justifiée sans doute par le caractère approximatif de certaines affirmations, reprises, remâchées, complétées par la suite, qui mettent fin aux objections provisoires que le lecteur aurait pu soulever en cours de route.

Dans le deuxième versant de l'ouvrage, Yolaine Tremblay, au moyen d'une approche encore plus didactique, si l'on peut dire, pose une « Interrogation méthodique de l'essai » (chap. 7), en insistant avec pertinence sur l'acte de lecture, en allouant ensuite quelques pages au « schéma des digressions » (chap. 8), puis en consacrant un chapitre extrêmement précieux sur « L'essai comme texte à écrire » (chap. 9). Après un court chapitre où elle établit la diffé-

rence entre dissertation et essai (chap. 10) – qui aurait dû compléter le chapitre 4 –, elle revient à une notion fondamentale abordée dans les chapitres 2 et 6 en analysant en profondeur la « relation auteur-lecteur », expose les principes qui la guident à l'égard de la « lisibilité du texte » (chap. 12), reparle de l'argumentation (chap. 13) et offre finalement plusieurs exercices supplémentaires (chap. 14), mais pas de conclusion – qui aurait sans doute été redondante ! Pour tout dire, si le souci pédagogique a présidé à la distribution de la matière, beaucoup de lecteurs et d'utilisateurs seront déçus par un plan en fin de compte peu rigoureux. Les plus avertis tiqueront sur la définition plutôt rapide du « littéraire », sur la place et le rôle du « je » qui, techniquement, s'éloigne passablement de ceux que leur assigne Robert Vigneault, sur un assez grand nombre d'affirmations imprécises, voire contradictoires (p. 32 et 65, 50, 72 et 109, 55 et 117) ou contestables (18, 32, 33, 45...).

Les conseils utiles, les explications détaillées, les exercices pratiques qui accompagnent chaque chapitre, la bibliographie et l'index – même incomplets –, tout concourt à rapprocher l'auteure de ses étudiants, qu'elle interpelle (« vous ») avec de plus en plus de constance vers la fin. Yolaine Tremblay a posé (presque) toutes les questions et apporté (presque) toutes les réponses. Il lui reste à revoir son plan et à rectifier certains passages. Paradoxalement, son ouvrage est généralement écrit avec beaucoup de précision et de clarté, malgré un nombre assez effarant d'incorrections grammaticales et stylistiques, déplorables si l'on pense qu'il s'adresse surtout à des étudiants. L'auteure ferait bien de

revoir dans le dictionnaire le sens des mots « retracer » et « élaboré », la graphie de « opprobre », corriger ses subjonctifs (« exclu~~g~~ », p. 134 ; « voie », p. 136), éviter l'emploi abusif et agaçant du « nous » explétif et du futur, écarter « à la toute fin » et « prévu d'avance », écrire « s'est vu imposer » (p. 113), « plateformes » (p. 135), Fernand Séguin (*passim*)... Espérons que la deuxième édition répondra à l'horizon d'attente de tous et fournira aux étudiants un outil impeccable en tout point.
Gilles DORION

◆ **LE PREMIER LECTEUR. CHRONIQUES DU ROMAN QUÉBÉCOIS 1968-1994**
Réginald MARTEL
Leméac, Montréal,
1994, 335 p.

Pionnier de la critique contemporaine au Québec, – il a commencé comme chroniqueur littéraire à *La Presse* à l'automne 1968 –, Réginald Martel, après maints appels réitérés, a enfin accepté que l'on publie un choix de ses critiques ponctuelles parues dans le quotidien de la rue Saint-Jacques. Et c'est heureux ! En tout : cent textes d'à peu près égale longueur consacrés aux plus grands romanciers (et quelques nouvelles) québécois essentiellement. Ces textes qu'ont réunis Pierre Filion et Gaston Miron sont présentés par ordre alphabétique d'auteur, depuis Hubert Aquin jusqu'à Yolande Villemaire, en passant par Bessette, Blais, Caron, Carrier, Hébert (Anne), Poulin et compagnie. Dommage que le classement ne respecte pas l'ordre chronologique, ce qui aurait permis de suivre, au fil des ans, l'évolution du critique et de sa méthode !

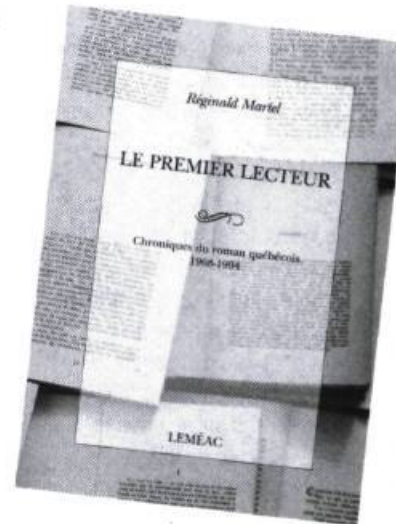
Réginald Martel revendique l'honneur – et le privilège –

d'avoir été depuis plus de vingt-cinq ans le premier lecteur d'une foule d'œuvres et d'auteurs qui, parfois, en sont à leurs premières tentatives dans le difficile et exigeant métier de la création. Rarement, au cours des ans – j'ai personnellement découpé et soigneusement rangé la plupart de ses chroniques, – s'est-il permis de décourager un jeune écrivain. S'il a identifié leurs défauts et qualités, il ne s'est pas trompé (ou si peu) sur le talent de l'un ou de l'autre. Relisez ses critiques des *Dimanches sont mortels* de Francine D'Amour, de *La ville aux gueux* de Pauline Harvey ou encore de *L'écureuil noir* de Daniel Poliquin. Quand il se montre sévère, il peut, lors de la parution d'un nouveau roman d'un même auteur, faire amende honorable et reconnaître qu'il a porté un jugement excessif.

Toujours avec affabilité et bon goût, dans une langue précise et de fort belle qualité. S'il manie l'humour et l'ironie à l'occasion, il est aussi capable de sévérité qu'il justifie en soulignant le caractère subjectif de la chronique ponctuelle, collée sur les œuvres. On a pu le constater encore récemment avec sa sortie contre certaines parutions de Québec/Amérique !

Monsieur Martel, comme on l'appelle souvent, sans doute en raison du respect qu'il commande, a lu des centaines d'œuvres québécoises et est devenu un lecteur privilégié de notre littérature qu'il a toujours aimée et défendue sinon avec passion du moins avec ardeur, fidélité aussi, souci de justice et respect.

Aurélien BOIVIN



◆ **MATÉRIAUX FRAGMENTAIRES POUR UNE HISTOIRE DE L'UQAM. DE LA DESCENTE AUX ENFERS À L'UQAM DE L'AN 2 000**
Claude CORBO
Les éditions Logiques, Montréal,
1994, 367 p.

Avec *Matériaux fragmentaires pour une histoire de l'UQAM*, le recteur de l'Université du Québec à Montréal, Claude Corbo, donne bien plus sa vision de la lutte de l'UQAM pour l'obtention d'un statut au sein du réseau de l'UQ (l'Université du Québec), conforme à ses aspirations, que des matériaux fragmentaires pour une histoire de cette institution.

En effet, si l'on excepte l'introduction et le premier chapitre qui font un peu plus de cinquante pages, tout le reste du volume est consacré à l'histoire juridique des luttes menées par l'UQAM, et l'on pourrait dire, dans une large mesure, par le recteur Corbo et les membres de son équipe, à l'acquisition du statut d'univer-

sité associée et à l'obtention d'un financement gouvernemental plus important. Le chapitre IV (« Croissance dans la fidélité ») est extrait d'une allocution prononcée par l'auteur en 1988 et le chapitre V (« Le décollage de la recherche et de la création à l'UQAM : les facteurs de la réussite ») avait déjà paru en 1992 dans la section « Documents » de la *Revue des sciences de l'éducation*.

Ceux qui s'attendent à une histoire de l'institution, de ses professeurs et de ses enseignements, seront bien déçus par les quelques pages de l'introduction et du premier chapitre, celles probablement qui permettent à l'auteur de parler d'une « descente aux enfers ». Par contre, ceux qui s'intéressent à l'histoire juridique d'une institution universitaire trouveront là des matériaux importants, révélateurs à la fois des luttes à l'intérieur du réseau de l'UQ et du réseau universitaire québécois, ainsi qu'au niveau politique et gouvernemental. Le texte repris de la *Revue des sciences de l'éducation* est très intéressant et montre à l'envi comment l'UQAM s'y est prise pour développer la recherche.

Je n'ai pas la compétence pour juger la valeur historique des travaux du recteur Corbo, d'autant plus que je me sens en conflit d'intérêts puisque mon institution (l'Université de Montréal) et son recteur de l'époque (Gilles Cloutier) sont souvent pris à partie, notamment dans le cadre de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ). Quoi qu'il en soit, je suis capable de dire que les propos sont modérés et prudents. Par contre, je puis dire aussi qu'ils sont prolixes et que l'éditeur aurait gagné à les réduire, évitant ainsi répétitions et coquilles (v.g. p. 40, 69,74,

179, 207, 215, 232, 234, 273, 344, 354, 356, 366).

En bref, un ouvrage qui en apprendra beaucoup sur l'histoire juridique et politique de l'UQAM et peu sur ses professeurs et ses enseignements, et un chapitre passionnant sur une politique institutionnelle de recherche universitaire.

Michel THÉRIEN

NOUVELLES

◆ AÉLITA

Olga BOUTENKO
L'instant même, Québec,
1994, 186 p.

Sincèrement, je dois dire que je ne suis pas tombé immédiatement amoureux de ce recueil de nouvelles. Seulement, lorsque j'ai tourné la dernière page, j'ai eu tout de suite le goût de le relire. Et, contre toute attente, je l'ai relu d'un bout à l'autre, sans arrêt, comme pour faire durer le plaisir, comme pour « arrêter le temps ».

Publié chez L'instant même dans une version bilingue (russe-française), *Aélita* est le deuxième recueil d'Olga Boutenko. D'origine russe, l'auteure, née à Moscou, habite Québec depuis maintenant une quinzaine d'années. « Pourquoi j'aime Québec ? C'est vrai, je l'aime », avoue-t-elle. « Mais puis-je dire pour quelle raison ? Toute réponse à cette question ne risque-t-elle pas de mettre en doute l'affirmation ? » (p. 165). C'est sur ce ton intimiste et franc, signe d'une belle lucidité, que s'articulent les six nouvelles. Avec l'auteure, nous ouvrons tour à tour la fenêtre sur six tranches de vie soviétique et québécoise qui appellent le souvenir et la réflexion. S'il faut trouver un thème commun à toutes ces

nouvelles, c'est à coup sûr la quête d'une place dans le temps et dans l'espace (Moscou, Paris, Québec). À travers cette quête, surgit une inlassable recherche de l'« amour ». Ainsi, à travers « le temps [qui] s'étire, comme la vie », le souvenir prend une place primordiale : « la sagesse qui vient avec l'âge n'est-elle pas autre chose que la capacité de donner au passé sa vraie valeur ? » (p.105) Dans ces histoires qui relient le passé et le présent, c'est un « ce qui est » qui s'oppose à un « ce qui aurait pu être », pour montrer, en définitive, que « notre destin naît avec nous ».

Olga Boutenko a accumulé une profonde expérience de la vie, expérience qui se manifeste dans ce recueil par une sympathique simplicité. Maintenant, toute imprégnée de la culture québécoise, elle affirme : « Bien que mes souvenirs soient tout autres, j'ai moi aussi peur de me séparer de mon passé, et je répète en écho : < Je me souviens >. Pour partager quelques moments d'intimité, il faut lire *Aélita*.

Benny VIGNEAULT

◆ D'UNE RIVE À L'AUTRE

Georges DAVID
Éditions Pierre Tisseyre,
Montréal, 1994, 160 p.

Les amateurs de littérature à structure conventionnelle, au ton enjoué et savoureux, liront avec plaisir le premier recueil de nouvelles de Georges David *D'une rive à l'autre*. Voilà un vrai raconteur d'histoires au style raffiné. Le contenu des nouvelles prime en général sur la recherche formelle. L'auteur, Belge, imprime à ses textes un caractère universel par le choix des thèmes et des sentiments. Il s'amuse à intégrer l'insolite dans la banalité quotidienne avec un remarquable bonheur. Il sait alimenter un suspense et exploiter les faits divers qui bouleversent les existences. Il manie bien l'ironie, ne se prend pas au sérieux et célèbre les beautés du monde, en dépit de toutes ses vicissitudes. Une dizaine de nouvelles au moins combleront tant les amants de policier urbain que les écolos. La fine psychologie des rapports entre les personnages les rend très crédibles. L'auteur possède l'art de la description, la minutie des détails, le souci de précision parfois exagéré, le ton émouvant et poétique. Avec David, on s'identifie souvent au narrateur, l'homme qui a vu



l'homme qui a vu l'ours... La nouvelle éponyme transporte le lecteur dans une nature anthropomorphe, très attachante. À lire aussi « Le violon d'Émile », ou comment la musique a sauvé des vies. Une seule réserve : dans certains récits, les revirements sont prévisibles, la chute, aussi. Mais, dans l'ensemble, les textes de ce recueil réconcilient le lecteur avec le genre humain. N'est-ce pas un peu la raison pour laquelle écrivait Montaigne ?

André NOUREAU

◆ LA DISTRACTION

Naïm KATTAN
Éditions Hurtubise HMH,
Montréal, 1994, 161 p.
(Coll. « L'arbre »)

La quatrième de couverture nous prévient que les personnages du nouvelliste « sont accrochés à l'amour comme à la vie, mais à cette vie de tous les jours, âpre et dure ». On peut ici imaginer que leur chassé-croisé amoureux aura pour fonction de faire oublier le difficile du quotidien.

L'écriture de Kattan est sobre et coulante. Les nouvelles se succèdent rapidement ; on pourrait leur reprocher une certaine superficialité. Mais l'insistance de l'auteur est trop grande ou trop tendre, comme dans « Je voulais te dire, Lysiane, que David se meurt... », pour en conclure qu'il s'agit là d'une simple distraction littéraire. D'ailleurs, plus on s'approche des dernières nouvelles, plus le narrateur se fait entendre ; la religion est du nombre des distractions présentées dans le recueil ilcomme relevant, il faut le souligner, principalement de l'existence bourgeoise. Le ton légèrement démagogique de « Quand les Chinois sont juifs... » laisse alors perplexe.

L'intérêt du livre de Naïm Kattan repose, par conséquent, moins dans le message véhiculé que dans la relecture qu'il permet d'un certain modus vivendi postmoderne, établissant, entre autres, l'amour dans un « bonheur d'occasion » qui n'engage guère l'avenir. *La distraction* invite ainsi à la réflexion.

Micheline SIMARD

◆ LA PORTE À CÔTÉ

Paul ZUMTHOR
L'Hexagone, Montréal,
1994, 189 p.
(Coll. « Fictions »).

Médiéviste reconnu, Paul Zumthor a publié le recueil de nouvelles *La porte à côté*, juste avant de mourir. Suisse d'origine, grand voyageur, le professeur de littérature a élu domicile de façon permanente au Québec depuis le début des années 1970. Connu pour ses nombreux ouvrages et critiques, Zumthor a publié près d'une quinzaine d'œuvres de fiction (poésie, romans, nouvelles) depuis ses vingt ans, tout juste avant la Deuxième Guerre mondiale.

La porte à côté réunit dix-huit nouvelles, regroupées en trois groupes, « Récits », « Esquisses » et « Médiévales », groupes fort différents dans leurs thèmes, leurs formes, mais dont chaque nouvelle parle de cette porte inaccessible, celle qu'il faudrait emprunter pour échapper au destin, cette voie de laquelle chacun tente de s'écarter, celle qui mène à la Mort.

Les « Récits » semblent être cinq aventures personnelles et intérieures (non autobiographiques), profondément marquées par un narra-

teur-personnage, celui qui vit les expériences et les transcende par l'écriture. Les nouvelles s'inscrivent dans une intrigue souvent simple mais évocatrice ; parallèlement, la communication, les classes sociales, la mort, l'identité et la liberté conduisent les cinq protagonistes à se remettre en question, à interroger leur vie. Par opposition, les dix « Esquisses » sont des portraits finement nuancés issus d'événements rares mais bien déterminés. Les descriptions d'atmosphère, les impressions et les émotions vagues contrastent donc par leur importance au cœur des nouvelles. Les narrateurs-personnages, encore omniprésents, permettent de saisir ces « paysages approximatifs » (p. 98) sans en oublier l'influence dans la perception de la vie. Viennent finalement trois nouvelles « Médiévales » : une première d'inspiration allemande, une deuxième au point de vue étonnant (*une femme maudite*) et, finalement, un « conte » qui montre l'utilité certaine de la mort, quelque absurde et triste qu'elle soit. Malgré leur difficulté d'approche à cause du décalage qu'impose le Moyen Âge, ces trois nouvelles demeurent agréables à la lecture grâce à leur richesse historique et dramatique.

Par leur variété et leur pouvoir d'évocation et d'intimité, les nouvelles constituent un ensemble riche et suivi de courtes impressions de la vie : de l'époque contemporaine, nous retirons la conviction de l'utile communication entre les humains ; de la période médiévale, nous ne pouvons que conclure à la permanence à travers les siècles de l'humain dans ses faiblesses et dans ses grandeurs...

René AUDET

◆ LA ZÉBRESSE

Jeanne LE ROY
Les Herbes Rouges, Montréal,
1994, 130 p.

De la savane africaine aux villes industrialisées que sont Montréal et Paris, divers individus évoluent, étrangers dans leurs mœurs mais tous guidés par le même instinct : celui d'assouvir leurs appétits charnels.

Jeanne Le Roy, lauréate du premier prix du concours Stop/Belle gueule 1993 avec sa nouvelle « La zébrasse », nous offre dans son premier ouvrage la suite de cette épopée érotique. Dans les onze nouvelles, un narrateur « je » incarnant différentes personnalités raconte des aventures sexuelles de tous genres : expérimentation

Paul Zumthor
La porte à côté
Nouvelles



● L'HEXAGONE

JEANNE LE ROY
LA ZÉBRESSE
LES HERBES ROUGES / NOUVELLES



tation de nouveaux produits aphrodisiaques, fantômes exotiques, rêve d'adolescente, résumé d'un film, ou réalité crue de la prostitution et des rapports de domination.

Toutes les situations, de la plus romantique à la plus féroce, ont pour décor un monde passionné et teinté d'exotisme où les personnages changent de visage, de nom ou de profession à chaque nouvelle apparition. En perpétuelle métamorphose, ces mâles et femelles se retrouvent dans une conjonction des sexes saisissante qui confère au recueil une singulière intensité.

Jeanne Le Roy, par son style original et une maîtrise habile de la langue, met à nu bien des aspects de la sexualité, de la sensualité lascive à la lubricité bestiale ; à la fois troublant et ardent, *La zébrasse* ne manquera pas de procurer d'agréables frissons aux amateurs de littérature érotique.

Geneviève DUQUET



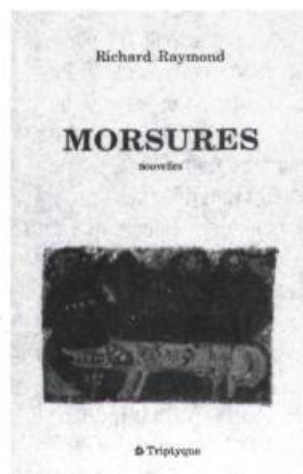
◆ **LETTRES D'UNE OPHELIE**

Isabelle MAES
Éditions Triptyque, Montréal,
1994, 68 p.

L'image d'Ophélie, jeune noyée flottant sur un ruisseau, sa chevelure étalée sur l'onde, a

toujours fasciné les écrivains, puisqu'elle symbolise, selon le philosophe Bachelard, un « joyau intact sous le désastre ». Isabelle Maes, à ses premiers pas sur la scène littéraire, a su utiliser avec finesse, dans *Lettres d'une Ophélie*, l'innocence de cette figure de pureté qui contraste avec la cruauté et la morbidity du recueil de nouvelles.

Couronné du prix Gaston Gouin, ce recueil, paru chez Triptyque, nous surprend par la brièveté de ses récits, d'à peine quatre pages, qui comportent des fins brutales. Dix-sept nouvelles se succèdent dans deux parties distinctes. Le premier mouvement regroupe les univers de fillettes, qui vivent de petites morts en noyant leur naïveté dans le flot de la bêtise adulte. Elles entretiennent des relations plutôt amères avec leurs aînés qui



leur font découvrir l'inceste, la violence, l'abus sexuel, etc. (« À n'importe quel prix », « Le cérémonial », « Ishma »).

Même si l'auteure nous dévoile de petits bijoux de nouvelles, telle « Genèse », un conte superbe où un enfant tente d'avalier la mer afin de devenir la Création, la première partie se termine avec trois nouvelles qui nous déçoivent, en raison des clichés qui surabondent. Ainsi, dans

« Ignorance », « Rêveries d'un minable solitaire » et « Question de temps », Maes tente de dresser un portrait de la société qui tombe un peu trop dans le mélodramatique. Le ton moralisateur qu'elle utilise pour décrire la souffrance des adolescents incompris, la vie ratée d'un dépravé ainsi que la malchance d'un publicitaire stressé nous laisse de glace. Ces textes plus faibles détruisent la richesse des autres nouvelles.

Fort heureusement, la deuxième partie nous fait oublier ces erreurs de parcours. L'image de la mort est omniprésente à travers des femmes cruelles (« La dame fanée », « La dame aux fauves », « La comtesse rouge ») qui, sous des airs doucereux, accomplissent des meurtres sanguinaires. Ici, Maes nous démontre avec brio ses talents de conteuse. Nous accomplissons grâce à elle un voyage initiatique qui nous plonge dans des atmosphères où la poésie des images se mêle à la bestialité des personnages.

À la fin du recueil, l'Ophélie revient triomphante, entourée d'êtres qui meurent doucement, dans la nouvelle « Au front ». Elle rallume l'espoir au cœur d'un jeune soldat blessé. « Là à ses pieds, pas plus haute que trois pommes, un petit bout de femme se dandine et lui tend une fleur blanche [...] — Tant qu'il y aura des fleurs, on pourra encore croire à la paix. Vous y croyez, vous, Monsieur ? » Rien que pour cette image superbe, il vaut la peine d'encourager cette jeune auteure en prenant connaissance du recueil *Lettres d'une Ophélie*. À lire, pour la fraîcheur et la naïveté retrouvées.

Annie VEILLETTE

◆ **MORSURES**

Richard RAYMOND
Les Éditions Triptyque, Montréal,
1994, 172 p.

On a qualifié « d'univers pétri de cruauté et peuplé d'ombres » le deuxième recueil de Richard Raymond. *Morsures* entraîne le lecteur dans un gouffre sombre qui ressemble bien, parfois, à nos consciences tourmentées. À « Montréal, ailleurs et Toronto », on rencontre une brochette de personnages assez peu sympathiques. Ils nagent dans le gris, le sordide, le malsain, et se croisent à l'occasion, d'une nouvelle à l'autre. La forme est travaillée de diverses façons : un chat raconte, au présent, une anecdote « savoureuse » de sa vie de chat ; une conscience se livre par écrit ; le monologue intérieur du protagoniste alterne avec le discours à la 3^e personne du narrateur, quelquefois protagoniste lui-même. Aucune généralisation possible sur la forme, donc. Le lecteur doit s'attendre à tout, sauf à un enchaînement de beaux récits linéaires et de chutes surprenantes. J'ai parfois senti un malaise à la lecture de métaphores gratuites, plaquées, non justifiées, d'un auteur qui se regarde écrire au lieu de se concentrer sur l'essentiel, le développement de son intrigue. Il y a trop de passages comme celui-ci : « [...] la surprise d'entendre votre voix courir en blèvements métallisés le long des murs nus » (« La douche »).

Heureusement, la recherche formelle ne l'emporte pas toujours sur le contenu. Sans passer pour un « maso », voici les morsures que je vous recommande parmi les vingt-neuf nouvelles du recueil : « L'excursion », « Gertrude en son rêve », « ...pour les chats », « Le film des événements ». La plus virulente reste

sans conteste la dernière : « Le dépitisteur du silence ou les confessions d'un tueur à langages ». Richard Raymond possède le talent de se glisser dans la peau de n'importe quel type de personnage et d'en bien illustrer la psychologie. Mais il doit apprendre à s'autodiscipliner.

André NOUREAU

PÉDAGOGIE

◆ IMAGINER, CRÉER, COMMUNIQUER

France BILODEAU,
Monique DAMIENS
Les publications Graficor,
Boucherville, (1989),
1993, 143 p.

La tasse raffole de lait fouetté et la cuillère n'aime pas les bulles de lait. Le tube de dentifrice tombe de sommeil et la brosse à dents doit nettoyer la bouche de Tomrombolo le monstre aux mille dents.

Que va-t-il se passer entre ces personnages ? Pour répondre à cette question, il suffirait de presque rien... rien qu'un peu d'imagination. Vous croyez ne pas en avoir ? Qu'à cela ne tienne ! Suivez le guide, *Imaginer, créer, communiquer*, qui présente une approche créative pour explorer les arts et la communication.

En quoi consiste l'approche ICC ? C'est d'abord un élément déclencheur qui met en marche le processus créatif, puis suivent trois phases : *Imaginer* ou phase d'exploration, de production d'idées ; *Créer* ou phase de réalisation, d'organisation ; *Communiquer* ou phase de partage des résultats, de mise en commun des idées, d'ouverture à d'autres possibilités créatives. La variété des éléments déclencheurs : stimulus corporel, musical, textuel,

verbal, etc. permet d'espérer rejoindre un grand nombre d'élèves. L'art dramatique est la discipline principale à laquelle s'intègrent les autres disciplines artistiques : les arts plastiques, la danse et la musique. De plus toutes les activités donnent lieu à une communication orale ou écrite.

On trouve dans le guide 16 mini-ateliers de création et 5 ateliers élaborés prêts à être utilisés en classe avec les élèves des 1^{er} et 2^e cycles du primaire. Cette variété d'activités offre une certaine souplesse dans l'utilisation du matériel. Les activités complémentaires peuvent en effet servir à varier ou à compléter les ateliers.

Le guide rendra certainement de grands services aux spécialistes en art. La description des ateliers est claire, l'exploitation avec les élèves en est simple. Les généralistes qui n'ont aucune formation en art dramatique se risqueront-ils à l'utiliser ? Espérons-le. Car une telle démarche renouvelle avantageusement les interventions traditionnelles en communication orale et en communication écrite. L'approche ICC développe sans nul doute des habiletés créatrices, tandis que, le jeu dramatique, parce qu'il transforme le rapport à la réalité, stimule la communication.

Évelyne TRAN

◆ L'ÉVEIL À L'APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS

Aline DESROCHERS BRAZEAU
Éditions Logiques, Montréal,
1994, 267 p.

Il vient de paraître aux Éditions Logiques Inc. un collectif sous la direction d'Aline Desrochers Brazeau : *L'éveil à l'apprentissage du français*. Ce recueil d'activités pédagogiques contient les « Cahiers pratiques » de *Québec français*,

revus et corrigés. Il s'adresse plus particulièrement aux enseignantes et aux enseignants de 1^{er} et 2^e année du primaire, tout en étant utile à ceux qui enseignent dans les autres classes. Certaines activités s'adressent d'ailleurs à une clientèle de 1^{er} et 2^e cycle.

Le contenu est divisé en cinq parties : la communication orale, la lecture, l'écriture, la poésie et l'interdisciplinarité. Les thèmes touchent autant l'imaginaire que les situations réelles de la vie quotidienne des élèves du primaire. La démarche pédagogique est bien détaillée. De plus, pour chaque activité, on retrouve dans la marge la description sommaire, les intentions pédagogiques et les apprentissages visés en français ou dans les autres disciplines, lorsque le sujet s'y prête.

À l'aube d'un nouveau programme, ce recueil est toujours d'actualité. Il s'avère un instrument utile pour les enseignantes et les enseignants qui travaillent dans des classes multiprogrammes. Un livre intéressant pour ceux qui aiment flirter ailleurs que dans leur matériel didactique de base.

Jocelyne CAUCHON

◆ L'ÉDUCATION INTÉGRÉE À LA COMMUNAUTÉ EN DÉFICIENCE INTELLECTUELLE

Lise SAINT-LAURENT
Éditions Logiques, Montréal,
1994, 271 p.

Une réelle intégration scolaire et sociale mise à la fois sur l'ouverture de la communauté à l'endroit des personnes présentant des incapacités intellectuelles et sur le développement de leurs compétences. Le défi de l'intégration transcende donc le cadre administratif ou structural d'une communauté. Il s'impose comme étant un

défi pédagogique complexe inséré au cœur du quotidien de chacun des intervenants impliqués.

Professeure à l'Université Laval, Lise Saint-Laurent présente, dans quinze chapitres thématiques, un ensemble de stratégies susceptibles d'aider tous les agents d'éducation à relever le défi pédagogique de l'intégration. Les aspects étudiés dans cet ouvrage couvrent les caractéristiques d'un programme éducatif individualisé intégré à la communauté, la collaboration famille-école, les stratégies pédagogiques, le domaine résidentiel, communautaire, celui des loisirs, celui du travail, le programme éducatif individualisé, la transition de l'école à la vie adulte, les matières scolaires, les habiletés motrices, sociales et celles relatives à la communication, l'horaire et l'intégration scolaire. Pour chacun des thèmes abordés, l'auteure identifie un cadre global donnant naissance à des orientations relatives aux pratiques professionnelles ainsi que des exemples de leur mise en œuvre. De nombreuses références sont fournies pour chaque thème, ce qui permet au lecteur de pouvoir compléter ses connaissances. L'auteure propose également une liste d'habiletés reliées aux domaines de vie contribuant à l'intégration sociale et des grilles d'évaluation des progrès de l'élève.

Cet ouvrage est un document d'information qui s'adresse aux agents d'éducation, aux futurs enseignants et enseignantes ainsi qu'aux parents d'enfants concernés par ce handicap. Il constitue un outil intéressant pour qui veut contribuer aux défis pédagogiques complexes qu'implique le processus d'intégration à la vie en communauté des personnes

présentant une déficience intellectuelle.

Sylvie ROCQUE et Caroline DROUIN

◆ LA BD, L'ART D'EN FAIRE

Paul ROUX

Éditions Anne Sigier, Québec,
1993, 80 p.

Les albums de BD connaissent un grand succès principalement auprès des jeunes. Cependant, si ces derniers sont des lecteurs fervents, ils sont rarement des producteurs de BD. Animateur d'ateliers de BD, Paul Roux présente sous le titre, *La BD l'art d'en faire*, une méthode pour apprendre à créer des bandes dessinées.

La publication comprend un cahier de l'élève et un guide pédagogique. Le cahier de l'élève prescrit une série d'exercices portant sur les éléments fondamentaux de la BD : l'écriture du scénario, la réalisation graphique, la création des personnages, les décors, les plans et les angles de vue, les techniques d'ancrage, la couleur ainsi que certaines notions complémentaires. Les exercices, ainsi que les notions de base, sont illustrés d'exemples, ce qui facilite la compréhension et l'apprentissage. Le guide pédagogique est plus succinct. On y trouve une brève description des exercices proposés aux élèves ainsi que des conseils, des erreurs à éviter ou des problèmes à résoudre liés à chacun des exercices.

L'auteur présente le manuel de l'élève comme un cours sur papier. C'est ce qu'il est effectivement. Aussi, me semble-t-il, ce manuel ne peut être utilisé que par des jeunes habiles en dessin qui suivent ou qui ont déjà suivi un cours de création de BD. Pour ceux-là, le manuel fournit un aide-mémoire précieux des notions fondamentales de la BD. Quant à l'ensemble de la publication, elle rendra

service à un professeur de dessin qui voudrait enseigner à des élèves du secondaire à créer des BD.

Évelyne TRAN

POÉSIE

◆ ERRANCES

Carol LABEL

Le Loup de Gouttière, Québec,
1994, 123 p.

À l'aide de Haïkus, ces petits poèmes japonais de très ancienne tradition, Lebel organise une envolée du sens. Mais pas n'importe où, ni sans but. Les errances du poète se frayent un chemin dans le concret et le moment présent ; elles prennent par surprise, déstabilisent ou émerveillent, toujours bien enfoncées dans l'essentiel. Dans ce qui fait vivre, peut donner le goût de vivre autrement, si on accepte de sortir de ses cadres comme de ses prisons : « irai dire au ruisseau/ ce que l'arbre m'a dit/au sujet de l'oiseau » (p. 62).

Carol Lebel nous avait déjà préparés à ce regard au-delà et en-deça, dans *L'espoir du doute*. Avec lui, on constate la réelle séduction qu'exerce la parole en se dépouillant jusqu'au silence. C'est à lire quand on a le goût ou le besoin de se laisser dépayser, de s'aventurer là où tout semble différent, mais c'est à lire, surtout, si on recherche un plus sûr épanouissement de son être.

Micheline SIMARD

◆ SONGE QUE JE BOUGE

Gilles CYR

L'Hexagone, Montréal,
1994, 119 p.

La publication d'un recueil de Gilles Cyr est toujours un événement en poésie. Sa

démarche, unique en poésie québécoise, se rapproche de celle d'un Guillevic, d'un Du Bouchet ou d'un Tortel en France. *Songe que je bouge* collige trois opuscules parus en édition confidentielle et de grand luxe, peu accessible pour l'amateur de poésie. L'exigence de l'écriture, marquée par l'ellipse, la concision formelle et la profondeur de la pensée qui s'y déploie, n'est pas de tout repos pour le lecteur pressé qui cherche les images fulgurantes et les formules expressives. Le poète peut être décrit comme un promeneur qui, fort d'une conscience tragique exacerbée, jette un regard sur le monde qui l'entoure, ces paysages qu'il sonde, ce ciel qui le surplombe et le domine et interroge cet espace-temps, ces lieux et ces choses où sourd l'inquiétude d'être vivant. Dans cet univers en sursis, tout devient matière à réflexion et à connaissance : la neige, la pluie, l'arbre, les feuilles, la route, la nuit et les saisons apparaissent comme autant de prismes diffractant la réalité et engageant le poète dans une quête de sens qui n'a de cesse. Un extrait, choisi au hasard, permet de mieux saisir le discours que l'on peut tenir sur l'œuvre de Cyr : « Prise ailleurs ?° et jetée°° une branche ° au bord de la route°° avec ses feuilles° je l'ai vue°° pas assez ».

Dans chacune des quatre parties qui composent le recueil, nous sommes confrontés à un langage dont l'économie de moyens engage le lecteur dans une saisie phénoménologique qui fait exister le poème au-delà de l'image parce que les mots sont délestés de leur peu de réalité pour donner accès à ce surréel d'où émerge le sublime du quotidien. *Songe que je bouge* fait partie de cette catégorie de

recueils que l'on ouvre au hasard pour goûter à l'intensité d'une émotion vraie.

Roger CHAMBERLAND

RÉCITS

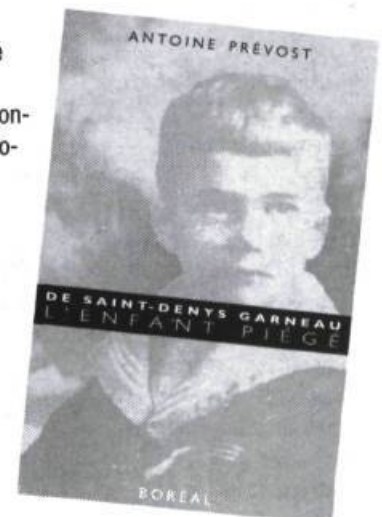
◆ DE SAINT-DENYS GARNEAU, L'ENFANT PIÉGÉ

Antoine PRÉVOST

Boréal, Montréal,
1994, 239 p.

Un demi-siècle après sa mort, survenue à Sainte-Catherine de Portneuf, Hector de Saint-Denys Garneau demeure une énigme et son existence hante et fascine. Cette énigme, Antoine Prévost s'y attaque dans un récit biographique où il sonde l'œuvre émanant du poète et les circonstances que le poète révèle si peu dans ses écrits bouleversants.

Dans la perspective de percer les « profils flous » et de rétablir la lumière dans « des ombres à peu près sans substance », Prévost nous amène à entrevoir les causes du malaise qui tourmente le poète, le mal qui l'assaille et la nuit dans laquelle il s'engage. On y retrouve un Saint-Denys Garneau isolé dans le manoir maternel, le royaume reconstitué du souvenir qui est le véritable



refuge, le « rempart symbolique » d'une mère qui recompose le passé, à travers ses efforts de réhabiliter une noblesse qui fut. Dans le décor « en vase clos » de la vie familiale, le poète est entraîné dans sa recherche de lui-même, dans sa quête d'idéal et d'irréel, que ponctue la maladie surgie trop tôt. C'est là que l'enfant habite l'homme. L'enfant piégé dans un univers qui reste sourd à son drame intérieur, à sa soif d'authenticité. L'enfant piégé dans les replis de l'angoisse et condamné à jouer avec sa boîte « pleine de mots », car il est « coupable d'être ».

Le voile de l'énigme peut-il se lever ? Qui ou qu'est-ce qui a tué de Saint-Denys Garneau ? son sentiment d'échec ? son manque d'absolu ? sa phobie de l'autre ? Toujours est-il que la nuit, tombée sur de Saint-Denys Garneau au moment où il disparaît, se dissipe peu à peu à travers l'écriture soyeuse de Prévost qui, dans son premier livre, parvient à donner corps à la matière vague du souvenir et de la recherche de l'unité, à rassembler certaines pièces de l'abîme intérieur du poète québécois, initiateur de la modernité.

Patrick BERGERON

ROMANS

◆ LA PÊCHE BLANCHE

Lise TREMBLAY
Leméac, Montréal,
1994, 117 p.

Après avoir mérité le prix Stauffer-Canada et le prix Découverte du Salon du livre du Saguenay-Lac-St-Jean pour son premier roman *L'hiver de pluie*, roman traitant entre autres choses de la folie, Lise Tremblay nous revient avec *La pêche blanche*. Cette fois, la

voix transparente de l'auteure nous entraîne dans un univers réaliste où le désespoir se traduit par une sorte d'incapacité des personnages de s'affranchir de leur condition de vie.

Bien que rien ne soit exprimé explicitement, le lecteur découvre en filigrane que les personnages peints par Tremblay souffrent d'un vide ineffable, lequel pourrait bien être relié à la difficulté d'identification caractéristique des Québécois. Chose certaine, la manière dont nous est présenté Robert est révélatrice de sa faiblesse, voire d'un manque flagrant de dynamisme : « Mon frère a l'air d'un personnage des romans qu'il fait lire à ses étudiants. Il est distant. Il ne semble pas terrorisé. Il a l'air résigné, résigné à tout, à l'horreur, à l'hiver, à son travail, à Louise ». Au surplus, le narrateur nous fait voir toute la haine que cultive Robert pour son père lorsque celui est en train de mourir : « Robert ne ressentait rien, ni inquiétude, ni hâte, rien ».

Pourtant, à l'autre bout du continent, c'est-à-dire à San Diego, Simon, le frère de Robert, se rappelle encore les tristes images de son enfance. Lui non plus n'a pas oublié l'attitude de son père incapable de communiquer avec qui que ce soit, sans égard pour sa femme. C'est même précisé pour son plus grand bien-être que Simon a quitté sa famille. Mais les cicatrices laissées par l'enfance demeurent douloureuses. Ne pouvant se dérober à sa propre condition, Simon remontera vers le Nord « pour tuer le mal qu'il a en lui ».

À la faveur d'une écriture juste et poétique,

Lise Tremblay réussit encore une fois à nous envoûter. En dépit de la dure réalité qu'elle nous présente, elle réussit très bien à nous faire sentir la vérité des personnages, car « le vide étouffant qui pourrait bien être celui d'un certain nord américain », plusieurs d'entre nous le ressentent aussi depuis longtemps.

Jean-Sébastien GARANT

◆ KETCHUP OU COMMENT REFAIRE LE MONDE

Raymond LÉVESQUE,
SAN RAMONDO
VLB éditeur, Montréal,
1994, 144 p.

Alfred rencontre dans un bar miteux un lascar ayant pour sobriquet Bar-B-Q. Celui-ci initie celui-là aux rudiments de l'escroquerie et l'invite à passer à l'acte dans une première affaire pour le moins loufoque : tenter de voler le trou du rocher Percé ! Malheureusement, Alfred échoue, est épinglé par les autorités policières et aboutit au pénitencier. Pendant son séjour en milieu carcéral, il rencontre Gustave de la Durantaye, un criminel qui purge une peine d'emprisonnement à perpétuité et qui devient en quelque sorte son mentor. Gustave mandate Alfred de changer le monde à sa sortie de prison. Converti en disciple,

Alfred entreprend ce dessein ambitieux et utopique ; au nom du « Grand partage », il dépouille, de campagne en campagne, tous et chacun de leurs biens et de leur argent, y compris les curés. Son succès attire l'attention d'instances plus fortunées, en l'occurrence le gouvernement qui craint pour ses coffres et qui déclenche aussitôt des élections pour convaincre le public de son honnêteté. Ce branle-bas politique n'intimide pas Alfred qui se présente comme chef-fondateur du Parti de l'idéal sous le nom de Ketchup. Son slogan, « Qui partage s'enrichit », lui permet de gagner les élections et tous les riches tombent sous sa coupe. De là s'ensuivent les tribulations d'un gaillard, Ketchup Alfred, tentant en vain de changer le monde.

Une histoire grotesque qui se veut une satire politique révélant les pires maux qui affligent la société. Ce roman dénonce dans un langage trivial, blasphématoire et xénophobe la corruption des milieux politiques, la condamnation de la plèbe et, dans une perspective plus large, le déclin de l'empire contemporain. Une intrigue absurde, des personnages controversés, un bouquin noir, fataliste et gauchement ironique.

Barbara BLONDEAU

Lise
TREMBLAY
LA PÊCHE BLANCHE



◆ **CONCERTO POUR VIOLON D'INGRES**

Jean DAUNAIS
VLB éditeur, Montréal,
1994, 237 p.

Contrairement à ce qui se passe dans ses six précédents romans, nous ne suivons pas, dans *Concerto pour violon d'Ingres*, de Jean Daunais, la piste de la célèbre détective Arlène Supin, mais celle d'un enquêteur improvisé, Simon Wilson, qui subit « une crise passagère, une prétentieuse crise d'âge mûr » (p. 13) et décide de quitter le Québec, « un pays mal foutu, troublé, désespéré » (p. 14) à la recherche du bonheur dans un pays à trouver. Sa déclaration d'intention (p. 28), à cet égard, est fort explicite : ce sera dans un coin de France (p. 236). Wilson emporte avec lui son bien le plus précieux, un authentique Stradivarius, qui a transité dans plusieurs mains depuis la Deuxième Guerre mondiale, et qu'il désire vendre à son juste prix à un véritable connaisseur. Mais voilà, son inexpérience dans le domaine l'entraîne dans des difficultés sans nombre et il doit faire des pieds et des mains pour rivaliser d'astuce avec des criminels afin de pouvoir récupérer l'instrument, qui lui a été subtilisé. Y réussira-t-il ?

Un certain nombre d'incorrections déparent l'ouvrage, dont l'inévitable « retracer » employé dans le sens de « retrouver » (p. 67, 84, 102, 202). Mais qu'à cela ne tienne ! Écrit dans un style toujours aussi alerte, le roman de Daunais, remplis de clins d'œil littéraires et historiques comme tous les autres, par son utilisation récurrente de noms connus tels Émile Zola, Paul Léautaud, Paul Courier, Julien Ferry, etc., appliqués à des personnages plutôt falots, offre un excellent modèle de littérature

divertissante, à lire quand on n'a rien d'autre à faire.
Gilles DORION

◆ **JOURNAL DE MARCHÉ D'UN OFFICIER ROMAIN**

Jean TÉTREAU
Leméac, Montréal,
1994, 243 p.

Avec son *Journal de marche d'un officier romain*, Jean Tétreau reconstitue les réflexions de Titus Labiénus, général de l'armée républicaine de Pompée. La forme autoréflexive qu'emprunte l'auteur rappelle toutefois celle qu'a choisie Marguerite Yourcenar dans ses *Mémoires d'Hadrien*, et la lecture ne peut se soustraire de l'ombre provoquée par la comparaison.

L'œuvre se suffit néanmoins à elle-même. La voix de Titus Labiénus se dissocie de celle d'Hadrien pour prendre son ton propre et original. Tétreau redonne vie aux guerres civiles qui opposèrent vers 50 les Pompéiens aux Césariens, Pompée et ses idéaux républicains à César et à ses ambitions impériales. Le soir, Labiénus écrit son journal où il couche ses impressions, celles de ses proches, ses faits et gestes et des détails concernant l'évolution des conflits

militaires. Cet homme rempli des idéaux de la République de Pompée livre un journal touchant, où le général cède le pas au père, à l'époux, à l'ami, à l'homme apeuré et à un autre plus vindicatif. Titus Labiénus investit toute son énergie dans cette guerre qu'il mène contre le tyran, voyant, impuissant, César traverser le Rubicon, prendre Rome pour enfin envahir l'Afrique du Nord et l'Espagne, les derniers retranchements de son armée. Malgré la mort de Pompée, il continue à mener une chaude lutte contre le dictateur, vaincu de la justesse de sa cause, lui qui cherche à sauver le monde romain des affres de Jules César : « Les temps changent. Ce que jadis on appelait un crime et naguère un vice se nomme aujourd'hui usage ».

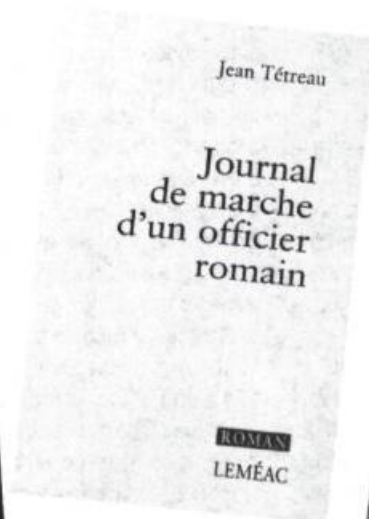
Dans son ouvrage historique, Tétreau fait montre d'une grande érudition. S'il ne se cache pas de travestir plusieurs faits pour ses fins fictionnelles, son récit s'appuie sur une foule de données historiques fort éclairantes sur l'univers historique relaté. La constitution de l'Empire nous est donnée à voir sous un nouvel angle, l'Histoire ayant plutôt retenu la marche de César. L'existence de Labiénus est reconstituée dans le cadre que nous pouvons lui supposer : Tétreau redonne vie

à ses ennemis moins connus, à sa famille, sans qui il n'aurait pu diriger aussi dignement l'armée de Pompée. Une subtile incursion – parfois complexe – dans la grande Histoire, celle qui donna jour aux illustres descendants de Jules César, à Auguste et Hadrien...

Erick FALARDEAU

◆ **L'AMOUR EN VAIN**
Gilbert CHOQUETTE
Humanitas, Montréal,
1994, 136 p.

Pour rendre justice au dernier roman de Gilbert Choquette, *L'amour en vain*, il faut, comme Benoît Lacroix le faisait déjà à l'égard d'*Un tourment extrême* (1979), pondérer et relativiser la critique. Si le sujet de l'amour incestueux demeure « moderne », l'écriture semble, pour certains, relever d'une autre époque. Pourtant celle de Choquette offre un modèle parfait de correction stylistique et de pureté linguistique, même avec l'emploi d'un certain nombre de phrases marathons, enchevêtrées de « qui », de « que » et de « et ». Dans ce type de périodes, en effet, le



romancier, sur la lancée d'un mouvement intérieur, développe une idée, un thème, le déroule à bout de souffle en y accumulant tous les détails possibles, mais pas toujours indispensables. Albert Camus parfois, Marcel Proust, Claude Simon... ont réussi le périlleux exercice avec bonheur. Au lecteur de juger si Choquette a triomphé de la même manière.

Quant au sujet, il demeure dans la problématique souvent exploitée par l'auteur dans ses romans, celle du combat éternel entre la chair et l'esprit, si bien porté en son temps par François Mauriac, par exemple. Comme l'affirme G. Choquette, plutôt méfiant à l'égard de l'institution littéraire (p. 61), ce roman constitue une forme tout à fait valable d'exorcisme (p. 55), d'autant qu'il le présente très clairement comme « un journal intime » (p. 59) devant mener à « la reconquête de [lui]-même (p. 23). Enfin, il convient de souligner, à travers l'irrésistible passion que le narrateur éprouve pour sa sœur, une question un peu gauchement intégrée à l'histoire racontée, à savoir la position indépendantiste – on dirait aujourd'hui souverainiste – de l'auteur-narrateur, réitérée à plusieurs reprises, non sans une certaine dose d'idéalisme. Somme toute, un roman bien fait, un peu suranné, mais bien écrit.

Gilles DORION

◆ L'EMPYRÉE

Anne GROSPIRON
Gallimard, Paris,
1994, 153 p.

Dès les premières lignes du prologue, les mots d'une simplicité quotidienne créent une atmosphère d'outre-tombe. *L'Empyrée*, titre qui évoque la demeure des dieux, s'organise autour d'une narratrice qui n'a

plus « d'odorat, plus de voix, plus de corps, plus rien de ce qui pourrait ressembler à une apparence physique tangible ». C'est un esprit qui erre et tente d'analyser les choses passées. On apprend, en effet, que, à peine âgée de dix-neuf ans, la jeune femme souffre d'un mal virulent qui la rongera pendant six longs mois avec tous les sévices physiques et moraux qui s'y rattachent. L'intervention d'un jeune médecin, plus émotif et sensible que technicien d'une mécanique servile aux résultats de tests patentés, crée un certain malaise favorisant une connivence entre la narratrice souffrante et le soignant fragile. L'euthanasie pratiquée rapidement abrège alors douleurs et espoirs de part et d'autre. Le reste du roman s'inscrit dans une expérience parapsychologique de ce qu'on pourrait appeler « la vie après la mort ». Car, c'est bien de cet apprentissage qu'il s'agit. L'esprit libéré du corps a acquis la faculté de se glisser à l'intérieur des êtres pour analyser les mobiles des vivants, leurs réactions, leurs pensées les plus intimes quoi ! Sorte de voyeuse qui peut aller jusqu'à violer les consciences, la narratrice « esprit » n'est pas sans souffrir elle aussi du poids d'une vérité qui éclaire et dévaste à la fois, celle du pourquoi de sa mort « programmée » par le toubib. L'énumération quasi clinique de tous les symptômes d'un mal qui malmène la jeune fille donne à ces pages une vitalité qu'alimente largement une verve sans détours malgré le spectre de la mort tristement présent.

Ce premier roman de l'auteure n'a rien de morbide. L'écriture reflète plutôt la précision d'un scalpel, habilement manié, et qui tranche dans le vif de la question. Ce qui n'interdit pas pour autant le

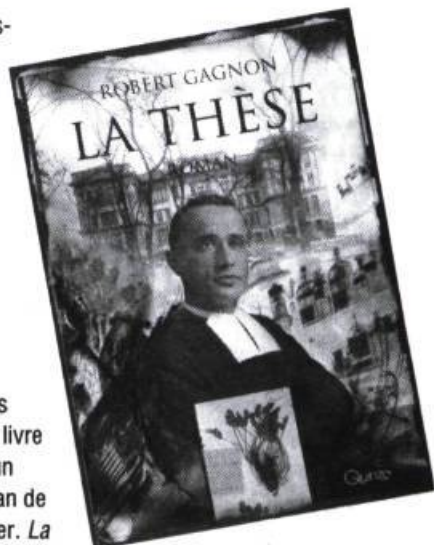
plaisir de se laisser impressionner par la fantaisie des révélations.

Yvon BELLEMARE

◆ LA THÈSE

Robert GAGNON
Quinze, Montréal,
1994, 233 p.

Le 16^e prix Robert-Cliche, remis pour la première fois dans le cadre du Salon du livre de Montréal, est à la fois un roman historique, un roman de mœurs et un roman policier. *La thèse* se déroule en effet dans les années 1930 et 1940, dans le milieu universitaire montréalais et exploite un événement dont le héros, François Cournoyer, historien comme l'auteur, Robert Gagnon, qui nous a déjà donné une *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal. La montée des ingénieurs francophones* (Boréal, 1991), se transforme en détective pour mener sa propre enquête sur un drame pour le moins mystérieux auquel a été mêlé le célèbre botaniste Marie-Victorin. L'intrigue s'amorce en 1990. L'historien Cournoyer découvre dans les « Procès-verbaux de la Corporation de l'École Polytechnique de Montréal 1923-1937 » une « histoire de thèse ». Jacques Dumouchel, jeune et brillant professeur de l'Université de Montréal, soutient sa thèse de doctorat en avril 1934 sur les *Astragalus* du Québec, thèse qui apporte, selon deux membres du jury, dont le directeur, le frère Marie-Victorin, un éclairage nouveau sur la flore de l'Amérique du Nord. Le troisième membre de ce jury, Trefflé Mireault, ne l'entend pas ainsi et refuse d'accorder la plus haute mention au candidat qui, déçu et humilié, lui adresse une lettre de reproche dans laquelle il se permet de corriger les



allégations du professeur de géologie de l'École Polytechnique. Ce professeur, insulté, refuse quelques jours plus tard de signer le procès-verbal de la soutenance et le doctorat est donc attribué au candidat sur dissidence.

C'est cette histoire que tente d'élucider Cournoyer, en 1990, en découvrant un peu par hasard le fils adoptif du professeur de géologie, Jean-Marie Mireault, qui aurait eu un rôle à jouer dans la mort accidentelle, en 1964, du célèbre botaniste qu'il accuse d'avoir, par des gestes et attitudes répréhensibles, provoqué la mort de son père.

Si l'intrigue est intéressante, elle manque toutefois d'unité. Le romancier abandonne trop longtemps son histoire de thèse pour raconter l'histoire de Jean-Marie et de ses amours pour le moins difficiles, qui n'ont toutefois rien à voir avec l'intrigue principale. De plus, la langue n'est pas toujours soutenue. Elle manque de rigueur et de précision. Certains passages sont toutefois fort bien réussis, touchants même. Dommage qu'ils ne soient pas plus nombreux. À lire pour le divertissement.

Aurélien BOIVIN

◆ LA VIE SUSPENDUE

Claude JASMIN
Leméac, Montréal,
1994, 167 p.

L'album Jasmin continue, avec *La vie suspendue*, à dégager des cendres de toute une vie les moments qui ont secoué la sensibilité et l'émotivité de celui qui se coiffe du nom de « caricaturiste populaire ». Même si l'ouvrage est officiellement classé dans le genre romanesque, le lecteur averti retrouve le ton de la confiance de l'auteur de *La petite patrie*, mais, cette fois-ci, à l'âge où les cheveux blancs n'ont plus rien à cacher. La mort plane sur ces pages certes, mais elle permet une prise de conscience du temps qui fuit inexorablement : des suicides encombrants à la mort « au bout d'une longue vie », en n'oubliant pas celle qui prend par surprise. À la fin des chapitres, Jasmin illustre la camarade par des « tombeaux », sortes d'oraisons funèbres qui ne maquillent en rien la vérité. Car, il faut le dire, l'écrivain y va de révélations sur des moments précis de son existence sans pudeur, ni retenue. C'est surtout avec son père mourant qu'il règle ses comptes en avouant sans détour qu'il ne l'aimait pas.

Ce récit, celui de la « pauvre vie », se présente comme un « écran-aux-souvenirs ». Le narrateur, en effet, sans ménagements pour les survivants, brosse à grands traits les personnages qu'il a aimés ou détestés. L'écriture nerveuse, hâchée, syncopée n'enlève rien à l'intériorité des mots. Au contraire, elle leur donne un certain panache qui émeut parfois, bouleverse assurément pour ne point dire bouscule les certitudes. En un mot, ces pages exposent à vif le narrateur-auteur qui risque le tout pour le tout.

Yvon BELLEMARE

◆ LA VOIX DE LA SIRÈNE

Réjane BOUGÉ
Boréal, Montréal,
1994, 199 p.

De mars à décembre 1976, la narratrice, Marie, tient le journal de ses espoirs amoureux. L'essentiel de ses propos tourne autour de sa relation avec Pierre, membre, avec Camille et Marie, d'un trio d'amis. Alors que les Jeux olympiques auront lieu à Montréal cet été-là, Pierre voyagera en Grèce, permettant à la narratrice, par son absence, de laisser libre cours à ses phantasmes, à son désir avoué à pleines pages, mais toujours tu en présence de son amour.

Ce second roman de Réjane Bougé est intéressant d'abord par sa forme : imitant fort bien le ton que pourrait employer une jeune adulte dans son journal intime, l'auteure réussit à concilier la spontanéité de ce genre et le caractère plus construit du roman. Les premières entrées, celles du printemps, sont simplement précédées d'une date ; puis, alors que Pierre sera ailleurs, chacune des nouvelles parties du journal prend la forme d'une correspondance à sens unique, faite d'autant de lettres non envoyées, adressées à Pierre, signées par Marie, parfois même agrémentées d'un post scriptum. Mais nous ne sortons pas de l'intimité du journal, ces lettres n'en sont qu'une forme de plus ; il apparaît évident que la narratrice n'a nullement l'intention de les faire parvenir à l'intéressé.

Avec des recours fréquents au film *Les parapluies de Cherbourg* et aux romans de Réjean Ducharme, par des commentaires sur la construction du stade puis sur la tenue des Jeux, Marie tient surtout un discours sur les relations amoureuses et sur l'identité

sexuelle. Les deux personnages qui parcourent son journal l'obligent à se redéfinir : il y a Camille, qui n'a jamais été menstruée et à qui les médecins veulent « couler un vagin » ; il y a surtout Pierre, dont le retour met fin à tous les espoirs de Marie, alors que celle-ci constate qu'il ne va pas de soi que l'amour doive se vivre entre un homme et une femme.

Gilles PERRON

◆ LE POIDS DES OMBRES

Marie LABERGE
Boréal, Montréal,
1994, 459 p.

Le troisième roman de Marie Laberge, *Le poids des ombres*, est un roman de quête, d'enquête et de conquête. Publié à la fin de l'année internationale de la famille, il illustre (encore !) les difficiles rapports entre parents et enfants, plus précisément entre une mère et sa fille. À l'annonce de la mort de sa mère, Iseult, chercheuse à Radio-Canada et poète à ses heures, qui s'est jetée dans le

relation depuis quelques années et qu'elle détestait au point de ne pas vouloir réclamer son cadavre à la morgue, son égoïsme, sa trop grande liberté sexuelle et son évident manque d'amour et pour elle et pour son père, un petit bandit véreux tué lors d'un hold-up sans avoir connu sa fille. Mais le suicide d'Iseult affecte la jeune femme beaucoup plus qu'elle ne l'aurait cru puisque, troublée, elle décide de rechercher les nombreux amants de sa mère qu'elle veut interroger, sans doute pour mieux comprendre celle qui a mis fin à ses jours. Agressive au début et sans amour pour la disparue, elle se met à son écoute et, à mesure qu'elle progresse dans sa quête, elle se redécouvre elle-même. À la fin, elle est une toute nouvelle femme, plus équilibrée et capable enfin d'accepter l'autre, d'aller vers l'autre. Il lui aura fallu mener un combat contre elle-même et taire ses nombreux préjugés pour accéder au bonheur.

Le roman n'est pas nécessairement facile. Certains lecteurs auront de la difficulté à supporter l'atmosphère morbide du début. D'autres seront dérangés, comme moi, par ce que j'appellerai, faute de mieux, le bavardage du narrateur omniscient : il y a au moins cent pages de trop dans ce



vide du haut du pont Jacques-Cartier, Diane Marchesseault, une jeune publicitaire de trente ans, se sent enfin libérée. Elle reprochait à Iseult, avec qui elle n'entretenait plus aucune



roman. Trop de dialogues aussi, pas assez de place à l'émotion et aux sentiments. C'est un peu dommage car trop de passages ralentissent l'action (déjà ténue) et nuisent à la quête de Diane la passionnée, qui parvient toutefois à se reprendre en main et à quitter les ombres pour marcher vers la lumière.

Enfin, Boréal nous avait habitués à une meilleure politique éditoriale : des fautes ont échappé au correcteur, à moins que ce dernier ait été remplacé, récession oblige, par un quelconque logiciel pas tout à fait au point.

Aurélien BOIVIN

◆ **CHIENS DE DIEU**
Pinckney BENEDICT
Actes Sud, Arles,
1994, 478 p.

◆ **SUTTREE**
Cormac McCARTHY
Actes Sud, Arles,
1994, 670 p.

La réputation d'Hubert Nyssen n'est plus à faire : voilà un éditeur à l'œil perspicace et au jugement sûr qui se tient à l'affût des meilleurs romans qui se publient. Coup sur coup, il offre au lecteur francophone deux romans de la littérature

américaine contemporaine, le premier, de Pinckney Benedict, un jeune auteur, le second de Cormac McCarthy, un écrivain reconnu dont il a déjà publié trois titres.

Chiens de Dieu est une fresque grandiose du milieu interlope où la lutte du pouvoir se joue à tous les niveaux entre deux protagonistes, Goody et Tannhauser, des êtres assoiffés de violence. C'est dans un climat de guérilla urbaine où les armes de haut calibre ont remplacé les pistolets à main et les hélicoptères les voitures rutilantes, que Goody et Tannhauser s'affrontent et cherchent à obtenir le monopole du trafic d'armes. L'éditeur écrit à juste titre qu'il s'agit d'un « thriller barbare et inspiré » et il faut bien avouer qu'on se laisse prendre au jeu de cette narration épique où l'auteur, dans un style réaliste et descriptif ne ménage pas ses efforts pour entraîner le lecteur au cœur même de l'action et des lieux où elle se déroule.

Déjà connu par plusieurs traductions françaises, Cormac Mc Carthy est un romancier qui a déjà reçu plusieurs honneurs en Amérique, dont le *National Book Award* en 1993 pour *De si jolis chevaux* que les Éditions Actes Sud avait publié en 1992. *Suttree*, dont l'édition américaine date déjà de 1979, est l'œuvre d'une vie ; l'auteur y a travaillé pendant près de vingt ans et il était temps qu'il soit connu du public francophone, en général peu enclin à lire la littérature américaine en édition originale. L'action se déroule dans les années cinquante dans le Tennessee alors que les États-Unis étaient encore marqués par le conservatisme, le racisme et les inégalités sociales (s'en sont-ils seulement sortis ?). Cornelius Suttree est le héros dégradé de cette

fresque, celui qui, après avoir connu la déchéance, la pauvreté et la misère la plus pénible parvient à se reclasser et à devenir un citoyen américain exemplaire. Par la force du travail, la générosité et l'amour, il reconquiert, une certaine dignité après avoir vécu dans la dèche la plus pénible qui soit. La comparaison avec *Ulysse* de James Joyce n'est pas surfaite : McCarthy possède ce sens aigu de l'observation méthodique, de la description minutieuse et de la sensibilité à la psychologie des personnages qui le classent parmi les plus grands écrivains américains. Un roman de haut calibre qui se lit avec avidité.

Roger CHAMBERLAND

◆ **LE VOL DU SIÈCLE**
Roger CARON
VLB éditeur, Montréal,
1994, 199 p.

Après *Matricule 9033* (1978), *Bingo !* (1987) et *Jojo* (1988), l'ex-détenu Roger Caron « récidive » *Le vol du siècle*, traduit de l'anglais par Jean Daunais. Ce roman s'inspire d'un fait réel : l'attaque à la mitrailleuse lourde, il y a quelques années, d'un camion blindé dans le Vieux-Montréal. À cette occasion, les malfaiteurs étaient disparus avec une somme fabuleuse.

Caron n'hésite pas à reprendre ce canevas. Dès la première ligne, nous participons à un vol audacieux qu'ont mis en scène Billy MacLean, Tarzan Tremblay et Penny Sanderson. Or, l'intervention de Polack, policier et détective, gâte la sauce : Tarzan est tué et Billy, blessé. Restée à l'écart, Penny découvre que Polack, qui vend de la drogue, a des liens avec la mafia : les Marino. Pendant ce temps, Billy est condamné et poursuit sa convalescence dans une prison ontarienne. Là, il se lie d'amitié

avec Chopper qui lui fait part de son projet : le vol du siècle ! Chopper, libéré, et Billy, évadé (eh oui !), ébauchent avec Penny leur plan et passent à l'attaque. Mais Polack et les Marino ne sont pas loin et veillent au grain...

L'histoire, intéressante, plaît immédiatement. Toutefois, la psychologie des personnages, l'emprisonnement et les péripéties déçoivent un peu, car rien n'est exploité à fond. Non pas que l'action soit absente : les événements s'enchaînent comme une rafale de mitrailleuse... C'est dans sa consistance même que le roman sombre dans une trop grande simplicité. Quant aux personnages, ils sont typés, voire manichéens : le jeune homme séduisant, la blonde angélique, le policier macho, véreux et corrompu, le gros dur et la mafia ! Tous les ingrédients d'un bon suspense à l'américaine sont réunis, mais les épices sont bien de chez nous. Le lecteur y prend plaisir, malgré tout. Les nombreux rebondissements, d'où l'humour n'est jamais absent, savent charmer. *Le vol du siècle* est d'une lecture divertissante : il rappelle les bandes dessinées.

Jenny LANDRY

◆ **MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN SECRÉTAIRE**
Daniel SERNINE
Éditions Pierre Tisseyre,
Saint-Laurent, 1994, 338 p.

Auteur prolifique de contes, de récits et de nouvelles, Daniel Sernine publie chez Pierre Tisseyre son troisième roman d'importance qui, par son inspiration fantastique, diffère des deux premiers, basés sur la science-fiction (dont le récent *Chronoreg*). Pour sa dernière publication, Sernine s'inspire à



souhait de ses univers, ceux de l'écriture et de l'imaginaire.

Écrivain peu prolifique et retiré du monde, Jean-Yves Lamer s'échoue pour quelques semaines à Cap-Fantôme, dans le Bas-Saint-Laurent. Dans un secrétaire, Lamer découvre le manuscrit d'un roman inédit, écrit dans les années 1960 par un auteur inconnu qui avait passé les dernières semaines de sa vie à Cap-Fantôme même. Hanté par cette découverte, le Montréalais tente d'en savoir plus long sur l'auteur, sur ce qui pourrait expliquer la présence du manuscrit dans ce meuble. Lamer apprend finalement que le roman apparemment fantastique est en réalité un portrait historique d'une famille au tournant du siècle ; le récit, dans ce qu'il dévoile, devient donc lourd de vérités que certains ont voulu taire...

Nuancé d'éléments de fantastique pur, l'œuvre de Serine présente les chemineurs parallèles du manuscrit et de l'histoire de Lamer, parcours qui se rejoignent harmonieusement, mais non sans détours et astuces de la part de l'auteur. Cependant, un débalancement d'intérêt causé par un vide initial suivi d'un débordement final s'ajoute à l'utilisation de l'écrivain-type (seul, attiré par l'alcool, un peu paranoïaque, distant de ses proches, personnage qui rappelle d'ailleurs le protagoniste de *Chronoreg*) et à une situation classique (vase clos, écrivain éloigné, village aux habitants tous complices) pour en bout de ligne ennuyer le lecteur malgré l'intérêt de l'intrigue.

Le roman de Serine pose un problème : son désir de vraisemblance n'est-il pas que parodie ? Utiliser une ministre de la Culture se nommant Lise Fruité-Albert (Liza Frulla-Hébert...) et parler de deux auteurs, Daniel Séguin et

Michel Serine (l'auteur même !), en plus des jeux de mots fréquents (dont « Jean-Yves Lamer », l'ivre, vivant l'amertume, près de la mer, de l'océan...[tume ?]) : ces faits proposent d'eux-mêmes une double interprétation : Serine peut aussi bien nous présenter un superbe portrait ironique du roman d'enquête et des stéréotypes liés à l'écriture, tout autant qu'il peut avoir écrit un simple roman fantastique, à remettre sur la tablette après avoir découvert la fin de l'intrigue...

René AUDET

◆ MINUIT CHRÉTIENS

Jean ÉTHIER-BLAIS
Leméac, Montréal,
1994, 102 p.

Minuit Chrétiens ne plaira sans doute pas aux amateurs de suspense ou d'émotions fortes. Il n'y a somme toute aucune action, sinon qu'intérieure, dans ce court roman dont le prétexte narratif est l'histoire d'un fils gâté de médecin, séduit à douze ans par le meilleur ami de son père. Nous avons ici un récit statique où, d'entrée de jeu, le narrateur Soublières présente les familles Charbonneau et Lupin à la façon mécanique (et presque monolithique) des romans québécois du XIX^e siècle. La parabase y ponctue par surcroît régulièrement le texte, en l'interrompant : « Voilà pour situer mes personnages. Parlons un peu de notre ville » (p. 11).

C'est que Soublières est au moins aussi présent que ses personnages dans ce récit tantôt homo, tantôt autodiégétique, « Exégète vieillissant » (p. 39), académicien, « historien des idées » (p. 13) et médiéviste par goût, il a signé plusieurs livres et ses « recherches [...] ont été acclamées

dans le monde entier » (p. 13). Érudite, grand voyageur, il lit Plutarque et les auteurs chinois, et parle allemand. C'est aussi un célibataire qui ne s'est pas intéressé à la femme, car il était « trop attaché à la volupté des livres » (p. 20), et qui se déclare « heureux, au service d'un généreux égoïsme » (p. 20) (à plus d'une occasion, le lecteur est porté à voir derrière lui, réelle, projetée ou fantasmée, la vague silhouette de l'auteur).

Il faut chercher ailleurs l'intérêt du roman. La langue, fort correcte, coule de source. De plus, les fervents de ce qu'on appelait autrefois « psychologie des personnages » trouveront leur compte dans les analyses d'âmes, les explications de comportements, les réflexions personnelles et *tutti quanti* de ce roman pour ainsi dire bourgeois, dont le ton tout en nuances, en clair-obscur et en non-dit en satisfera plus d'un.

Minuit Chrétiens est-il vraiment « un des moments forts » de l'œuvre d'Éthier-Blais, comme le dit encore la quatrième de couverture, qui présente en plus le roman comme « une nouvelle page du livre du Mal » ? Rien

n'est moins sûr que ces étonnantes propositions éditoriales.

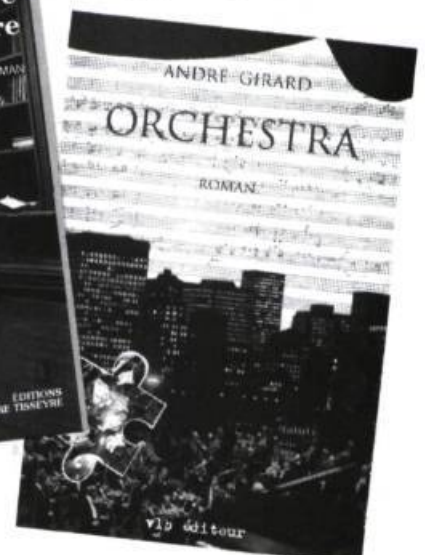
Jean-Guy HUDON

◆ ORCHESTRA

André GIRARD
VLB éditeur, Montréal,
1994, 189 p.

Avec *Deux semaines en septembre*, son premier roman, André Girard avait mérité le prix Robert-Cliche 1991. Trois ans après ce succès, il présente son second roman : *Orchestra*.

Gilbert Forcade, cartothécaire dans une bibliothèque universitaire, vit dans son petit univers. Vous cherchez Forcade ? il sera forcément au Café A. L. Van Houtte rue Sainte-Catherine en train de lire son journal, ou à la cartothèque sur les heures de travail, ou encore au Carré Viger, pour prendre l'air et regarder les amoureux s'embrasser. Célibataire endurci, rigoureusement discipliné et organisé, « il aime cultiver les manies » (p.12). À l'aube de la cinquantaine, rien ne lui permettait de croire que sa vie serait un jour si profondément bouleversée. En effet, Forcade, qui n'avait « jamais éprouvé le vaniteux désir d'être important pour autrui » (p.32), commence à recevoir des lettres anonymes, parfumées, d'une graphie élégante,



contenant des pièces de casse-tête qui, une fois complété, lui indique le lieu d'un rendez-vous. Et c'est de cette façon que Charlotte, la « Castafiore de la contrebasse », fait son entrée dans la vie de Forcade. Une entrée fracassante, d'ailleurs, si l'on en croit les dires du principal intéressé : « Charlotte, je vous dirai que votre irruption dans mon ordinaire ébranle les fondations mêmes de mon bouclier, jusqu'à rendre dérisoire mon personnage jusque-là respectable et absolu de conservateur de cartes et de documents » (p.135). Car Forcade, après avoir vécu l'intensité, la fébrilité et l'impuissance du mystère et de l'attente, sera agréablement déstabilisé, mais déstabilisé tout de même, et devra faire le choix de sa vie.

Le thème central du roman demeure sans conteste celui de la solitude. Forcade et Charlotte sont « deux solitudes qui se touchent » (p.105). Unis par une même passion, la musique, les deux amants vont vivre des moments intenses. La force de la technique narrative de Girard, outre la richesse et la musicalité de sa prose, réside dans la façon qu'il a de mélanger les points de vue. Passant librement du commentaire d'un narrateur omniscient à celui de Forcade ou de Charlotte, cette histoire d'amour, ce moment d'une « folle intensité » nous est livré par différents monologues intérieurs. La musique, comme le titre peut le laisser entendre, prend une place privilégiée dans ce roman et est admirablement mariée à l'amour pour l'être cher et à la vie.

En somme, avec *Orchestra*, André Girard offre un roman dont l'histoire, à la fois simple et originale, suscite chez le lecteur un ardent désir d'en connaître le

dénouement, d'autant plus que l'histoire d'amour de Charlotte et de Forcade nous touche profondément et nous rappelle qu'il n'y a pas d'âge pour mordre dans la vie. Qui sait, une lettre anonyme vous attend peut-être dans votre courrier ?
Benny VIGNEAULT

◆ RENDEZ-MOI MA MÈRE

Daniel GAGNON
Leméac, Montréal,
1994, 183 p.

Daniel Gagnon rehausse sans aucun doute la forme et l'intérêt du roman épistolaire en prêtant sa voix à Dom Claude Martin qui, à travers une soixantaine de lettres, pleure le départ de sa mère, Marie Guyard, devenue Marie de l'Incarnation lors de son entrée au cloître en 1630. En effet, Marie de l'Incarnation avait donné naissance à un fils, né de son union avec un maître ouvrier en soie à Tours. À partir des écrits du fils et en se basant sur la correspondance de la religieuse, Daniel Gagnon a imaginé ce qu'auraient pu être les lettres de Claude Martin, affligé par l'absence de sa mère que l'inclination pour la vie religieuse amènera en Nouvelle-France quelques années après sa réclusion. Gagnon a su faire ressortir la

détresse et le déchirement de ce fils esseulé. Tantôt tendre et tantôt violent, Claude Martin tente de transpercer le cœur de sa mère afin qu'en surgissent les plus doux instincts maternels. Le lyrisme de sa parole, que caractérise une constante négation, trahit sa spiritualité écorchée et tend à culpabiliser sa mère. Il l'injurie, la condamne, elle et son Amant Divin, jusqu'à ce que, finalement, il opte lui aussi pour la vie religieuse où il voit la seule possibilité de communion avec sa mère.

Rendez-moi ma mère se présente donc comme un roman épistolaire tout à fait singulier, écrit dans une langue soignée qui, toutefois, fait œuvre de contraste par rapport à l'écriture du XVII^e siècle. De plus, on remarque certains anachronismes, non seulement au niveau de la forme mais aussi dans le langage même du jeune homme. Ainsi est-il curieux d'entendre, de la bouche d'un garçon de onze ans, qu'il a des « *démons libidineux à [ses] troussees* » (p. 64), d'autant plus que l'occurrence fréquente du mot « libidineux » n'a été relevée qu'après le XVIII^e siècle (cf. *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*). Cepen-

dant la présence de termes qui renvoient au vocabulaire précis et imagé de Marie de l'Incarnation témoigne indéniablement de la recherche de l'auteur et d'un certain souci de l'historicité. À lire donc, surtout pour les férus de psychanalyse qui trouveront sans doute un terrain d'investigations exceptionnel !

Isabelle LECLERC

◆ SANGUINE

Jacques BISSONNETTE
VLB éditeur, Montréal,
1994, 231 p.
(« Cahier noir »)

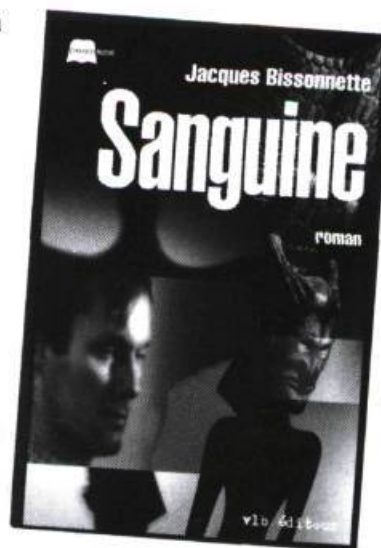
À chaque fois que le lieutenant Julien Stifer est appelé sur les lieux d'un meurtre, il a peur d'y retrouver son enfant, disparue deux années auparavant. Cette fois-ci, il se rend à un logement du quartier Côte-des-neiges, à Montréal, où l'on a découvert deux cadavres, affreusement mutilés : un jeune vendeur de drogue et sa compagne, une adolescente rousse surnommée « Sanguine », comme les oranges siciliennes. En poursuivant son enquête, il apprend que la jeune fille posait pour un photographe qui reconstituait des scènes de crimes violents. Mais voilà qu'il se rend compte, en fouillant dans les fichiers du

commissariat, que ces images sont des reproductions de véritables scènes de crimes et que, par conséquent, le principal suspect dans cette affaire doit se trouver au sein même des forces policières.

Pour son troisième polar, Jacques Bissonnette entraîne son lecteur dans les recoins les plus sombres de la perversion humaine et lui fait vivre une intrigue très bien ficelée, intelligente et pleine de rebondissements, où l'on passe rapidement de l'horreur de la pornographie infantile à la

GAGNON

RENDEZ-MOI
MA MÈRE !



tendresse qui unit deux parents angoissés par la disparition de leur enfant. On peut toutefois reprocher au romancier un style qui manque parfois de souplesse. De plus, l'auteur nous montre bien qu'il est spécialiste en informatique, ce qui peut devenir agaçant : son lieutenant Stifer, qui prend ses notes sur un calepin électronique et qui joue allègrement du clavier d'ordinateur, n'a pas autant de charme qu'un Sam Spade ou un Philip Marlowe. Mais malgré ces détails, *Sanguine* saura plaire aux amateurs de sensations fortes. Ne pas se fier à l'effreuse couverture du roman ; se rappeler que l'habit ne fait pas le moine !

Louis Fiset

débordant d'optimisme, est assassiné à la sortie d'un concert consacré à Schoenberg, à la Place des Arts de Montréal. Le détective Serge Tacmavi, déjà absorbé par une affaire de trafic de drogues, est chargé de la résolution de ce meurtre crapuleux. La double enquête, dont les trames s'entrecroisent, respecte, comme il se doit, les règles du roman policier, avec la surprise – la divulgation du meurtrier – dans les dernières pages.

Un tel scénario sert plutôt de prétexte à un portrait social : l'acuité des observations d'un détective, trahissant l'intimité des personnages, permet de sonder l'âme d'une collectivité et de révéler les comportements des individus, afin d'en dégager une signification. Le titre traduit bien l'intention première du roman : la recherche d'équilibre entre le conformisme et le progressisme. En effet, Schoenberg, compositeur avant-gardiste, que certains considèrent comme un « être dangereux » qui déroge « aux normes de la société » (p. 101), s'allie à la marginalité de René Gaudet (féru de cette musique) et à l'idée que « l'intolérance de la bonne conscience peut aussi laisser des cadavres sur son passage » (p. 174). C'est un appel à l'affranchissement des faux principes pour adhérer à un univers de nouveauté.

Les dialogues, force principale de l'oeuvre, contribuent au dessin du romancier ; voix de l'argument et de la justification, ils suivent les méandres des conflits sociaux et des oppositions de caractère. Les descriptions rehaussent encore le texte, d'un lyrisme nuancé, et les nombreuses métaphores témoignent d'un réel raffinement artistique. Somme toute, cette oeuvre, empreinte de culture, saura plaire à ceux et

celles qui sympathisent avec les Québécois et qui apprécient l'art sous toutes ses formes.

Mélanie CUNNINGHAM

◆ **BETSI LAROUSSE OU L'INEFFABLE ECCÉITÉ DE LA LOUTRE**

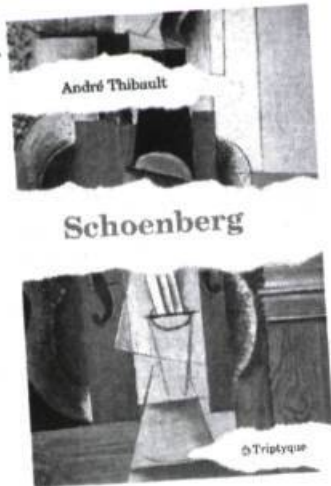
Louis Hamelin
XYZ éditeur, Montréal, 1
994, 270 p.

La force d'un romancier comme Louis Hamelin ne réside pas dans la complexité de l'histoire qui est racontée. *Betsi Larousse* ne fait pas exception à la règle : deux amis d'université se retrouvent par hasard lors du festival western de Saint-Tite alors qu'ils sont venus voir et entendre une chanteuse dont les prouesses et les caprices font la une des petits journaux. Lépine est un *fan* inconditionnel de Betsi Larousse tandis que Marc, le narrateur, dont l'occupation principale ces derniers mois consistait à courir les fêtes populaires, est contraint d'attendre sa voiture qu'un orignal a emboutie sur la route. Aussi décide-t-il de se rendre dans ce petit village de la Mauricie afin d'aller voir le spectacle de celle qui, précisément, l'a distrait et provoqué l'accident. Les deux copains parviennent à pénétrer dans la loge de l'artiste qui, après s'être disputée avec son gérant, décide de partir avec les deux amis. Ils se rendent au chalet de Marc où ils passent la nuit à discuter et à boire. Le lendemain, ils repartent chacun de son côté avec la satisfaction d'avoir vécu, chacun à sa façon, un moment important de sa vie.

L'intérêt du roman tient à la richesse des descriptions et au caractère réflexif des dialogues que tiennent les protagonistes. Hamelin est sans aucun doute le romancier le plus philosophique de la nouvelle génération

d'écrivains qui sont apparus au Québec ces dernières années. Le sous-titre à lui seul atteste de sa préoccupation pour les questions de l'existence. L'environnement et l'importance de la vie animale, le sens des relations humaines et la valeur des comportements qui tiennent dans la célébration de l'instant présent sont autant de thèmes que l'on peut saisir dans ces pages. Ce roman appartient à la série des oeuvres de l'errance, comme on en retrouve au cinéma avec les *Road Movies*, et reconduit la quête, jamais résolue, de la nature humaine.

Roger CHAMBERLAND



◆ **SCHOENBERG**

André THIBAULT
Triptyque, Montréal,
1994, 175 p.

Chargé de cours en sociologie, pigiste, chercheur et rédacteur à ses heures, membre du comité de rédaction de la revue *Possibles*, André Thibault se lance en création avec *Schoenberg*. L'intrigue de son premier roman s'amorce alors que René Gaudet, professeur d'une grande tendresse et